

AU-DELÀ DE CES NOUVELLES,
VOTRE LOGIQUE EST TOUJOURS VALABLE
(SIX TEXTES PARFOIS ÉTRANGES)

DU MÊME AUTEUR :

SCIENCE-FICTION

LIMITE 16

ROMANS

LE SECRET DE LA GREEN RIVER
LES GRANDS MAUX SONT POUR PLUS TARD

THÉÂTRE

ÉTAIT-CE LE DIABLE ?

JEAN MICHEL-BAIN

AU-DELÀ DE CES NOUVELLES,
VOTRE LOGIQUE EST TOUJOURS VALABLE
(SIX TEXTES PARFOIS ÉTRANGES)

JEAN MICHEL-BAIN - LA MUSE BADINE
DÉPÔT LÉGAL 2020
ISBN 979-10-95724-18-6

Préface

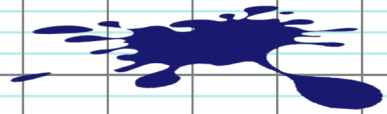
CECI EST UN EXTRAIT du recueil de nouvelles.

Il ne contient que deux d'entre elles, en contenu intégral, édité uniquement en fichier téléchargeable.

Bonne lecture...

Jean Michel-Bain

Une Dictée Plutôt Salée



Jean Michel-Bain
la Muse Badine

Une Dictée Plutôt Salée

PRENEZ UNE FEUILLE, dit la Maîtresse. Nous allons faire une dictée, cela fait longtemps.

Les élèves rangent leur cahier du jour et leur livre d'histoire. La Maîtresse dit souvent que pour bien travailler il faut un bureau bien net.

On entend les bruits secs des pupitres ouverts et refermés, ainsi que le remue-ménage des livres glissés dans les cartables et des troussees que l'on manipule. Certains ne peuvent s'empêcher de parler avec leur voisin, quelques-uns gloussent en cachette. Ce n'est pas très grave, la Maîtresse sait bien qu'il n'est pas possible d'obtenir un silence parfait tout le temps, et en général, le calme règne dans la classe. Elle ne tolérerait d'ailleurs pas de chahut ni aucun débordement.

Elle est sympathique la Maîtresse quand elle quitte son air sévère. Elle est jeune et jolie et on ne se lasse pas de la regarder tandis qu'elle explique les fractions ou l'Empire romain.

Tout le monde est prêt, il n'y a plus qu'à commencer. Elle a choisi un texte de Mark Twain. Une fois n'est pas coutume, un américain. Le langage en est simple, la grammaire peu complexe. L'auteur était soucieux que tout le monde puisse le comprendre, et son esprit percutant aimait aller à l'essentiel. Il ne devrait pas

poser de grosses difficultés aux élèves.

Assis au premier rang, Jim écoute sagement la première phrase, énoncée d'une voix claire et forte. Sur sa feuille impeccable, il a mis la date, son nom, et le titre : « un problème de vêtement ». C'est la Maîtresse qui l'a choisi. Le passage qu'elle va lire est celui où le héros explique sa préférence pour les pieds nus et son horreur des souliers rigides et douloureux. Elle se demande brièvement si c'est bien choisi, mais elle se tranquillise en se disant qu'après tout, une chaussure est bel et bien un vêtement.

La dictée continue. Le premier paragraphe est déjà terminé que Jim n'a encore rien écrit. Il est resté captivé par la musique des mots et la voix mélodieuse qui les prononce. Il connaît bien le livre dont le texte est tiré, il l'a lu plusieurs fois. C'est un peu difficile pour son âge, mais il y arrive, et il est fasciné par les aventures du personnage principal, qui est encore un enfant, et dont la débrouillardise et le bon sens l'enchantent.

— Et bien, Jim, que se passe-t-il ?

La Maîtresse a regardé par-dessus son épaule. Elle a bien vu qu'il n'avait pas commencé. Elle est surprise car il est le meilleur élève et ses travaux sont toujours remarquables. Rarement des fautes et toujours des réponses pertinentes et subtiles. Elle plaisante et dit qu'il a oublié sa tête aujourd'hui. Elle recommence depuis le début, assez rapidement, mais elle sait qu'il arrivera à suivre. À la prochaine récré, on dira encore que c'est le chouchou.

Il se met à écrire. Son stylo trace impeccablement les lettres, mais ce ne sont pas les mots de la dictée. Ce sont d'autres, qui lui viennent brusquement à la tête, il ne sait pas très bien pourquoi. Et il les aligne rapidement comme s'il suivait le texte prévu. La Maîtresse, qui a fait quelques pas, est rassurée. Son meilleur élève aura vite rattrapé son retard, et elle pourra encore une fois se féliciter de sa calligraphie parfaite.

« Je n'écrirai pas le texte que l'on me donne. Je trouve que, séparé du livre, il devient idiot. Je n'ai pas envie de déshonorer un ouvrage que j'adore en le coupant en petits morceaux vidés de leur sens. Je préfère écrire ce que j'ai envie, et tant pis ! D'ailleurs, ces dictées ne me servent à rien car je ne fais jamais de fautes. On

m'explique qu'elles sont utiles pour les autres, mais et moi dans tout ça ? Pourquoi devrais-je supporter plus longtemps un travail idiot alors qu'il y a tant de choses intéressantes à faire ? Je m'en excuse auprès de ma maîtresse que j'aime beaucoup, et de mes parents, qui seront tristes que j'aie une mauvaise note, mais tout le reste m'est égal ».

Il s'est appliqué à bien former les lettres, bien répartir le texte, ne faire aucune tache ni rature. Vu de l'extérieur, il paraît bien concentré et la Maîtresse a déjà oublié l'incident.

C'est bientôt l'heure de la récréation, et l'on relit. Les plus consciencieux corrigent quelques fautes oubliées, et la Maîtresse se tient bien droite sur l'estrade, prête à recueillir les copies. La sonnerie retentit et tout le monde se lève, sa feuille à la main. Chacun l'un après l'autre, ils rendent leur travail, puis se précipitent hors de la classe. Machinalement, la jeune femme vérifie que le nom et la date sont bien inscrits, lisant rapidement les premières phrases du coin de l'œil. Lorsque vient le tour de Jim, elle ouvre des yeux ronds. Elle a tout de suite vu que ce n'est pas le vrai texte. Au fur et à mesure qu'elle lit, elle se met à pâlir. Elle en oublie de vérifier les deux ou trois copies restantes qu'elle se contente de poser mécaniquement sur son bureau. Quand elle arrive à la dernière phrase, elle secoue longuement la tête, comme pour s'extraire d'un mauvais rêve. Elle cherche Jim du regard, qui est juste en train de prendre la porte, les mains dans les poches.

— Jim, peux-tu venir ici un instant, s'il te plaît.

Chacun sait que ce n'est pas très bon d'être appelé à ce moment-là. Cela sent la punition et les élèves qui sont encore en classe rasant les murs en gagnant la sortie. Jim s'approche du bureau, lentement. La Maîtresse s'est assise. Elle est embarrassée et ne sait pas très bien par où commencer. Si même les meilleurs se mettent à faire de la contestation, autant changer de métier !

Elle prend une grande respiration, et tente l'humour.

— Et bien que se passe-t-il ? Tu essayes une nouvelle forme de littérature enfantine ?

Jim a senti l'échappatoire qu'on lui offre sur un plateau. Il pourrait acquiescer, et se tirer aisément de ce mauvais pas, mais il

a décidé de tenir bon, quoi qu'il en coûte.

— Non, pas du tout Mademoiselle, c'est tout comme je l'ai écrit.

La Maîtresse soupire à nouveau.

— Je reconnais que c'est original, mais tu sais que ce n'est pas du tout le travail demandé.

— Ce n'est pas un travail, Mademoiselle, c'est ce que je pense vraiment.

La réponse est venue du tac-au-tac. Aucune issue possible, on est vraiment dans la contestation, voire même la révolte. Et comme à chaque fois que cela se produit, elle sait qu'elle doit réagir avec fermeté, quelles que soient les circonstances.

— Ah, mais c'est que c'est absolument impossible. Tu te rends bien compte qu'on ne peut pas accepter d'un élève qu'il fasse n'importe quoi, même si c'est le meilleur de tous ! Et surtout si c'est le meilleur de tous, d'ailleurs.

— Ce n'est pas n'importe quoi, Mademoiselle, c'est la réalité.

Encore la même spontanéité, la même tranquillité, sans le moindre calcul. Le garçon qui est en face d'elle est sûr de lui, et déterminé. Elle est tellement déconcertée, qu'elle ne sait quoi faire, et elle décide de mettre fin à la conversation.

— Écoute, je ne veux plus entendre, ni voir ces bêtises. Et pour commencer, tu es privé de récréation.

— Je m'en fiche.

En voilà une autre ! « Je vais de surprise en surprise, aujourd'hui » pense-t-elle. « Moi qui voulais corriger tranquillement avant la reprise de la classe ! » Elle jette un regard fatigué au petit tas de copies sur son bureau, puis elle regarde Jim. Il n'y a plus aucune sympathie dans ses yeux. En quelques minutes, le préféré est devenu un enquiquineur comme les autres. Elle est extrêmement déçue.

— Comment, cela tu t'en fiches ?

— Ça m'est égal d'aller avec les autres. Pour qu'ils me traitent d'intello et de chouchou, je n'en ai vraiment rien à faire de ces abrutis.

— Attention, il ne faut pas être méprisant. Si la nature t'a fait

plus intelligent que les autres, c'est simplement de la chance. Il ne faut pas en abuser.

— De la chance ? J'aimerais mieux être le plus bête. Au moins, on s'occuperait de moi.

— Mais on s'occupe de toi ! Tu es sans arrêt félicité et pris en exemple ! Je ne connais pas un élève qui n'aimerait pas avoir tes facilités !

— Peut-être, mais de toutes façons, ce n'est pas le sujet.

— Comment, ce n'est pas le sujet ? Et si ce n'est pas le sujet, alors quel est le problème, exactement ?

— Le problème, c'est qu'on s'embête. On s'embête en classe à écouter cent fois les mêmes choses, année après année. On s'embête à la maison avec ces devoirs ridicules. Moi, vous, les parents.

— Mais on y peut rien, c'est la vie ! On a du travail à faire, on le fait, c'est tout !

— Et bien moi je ne le fais plus. Ce genre de travail ne m'intéresse pas.

Et il se met à sourire d'un air angélique.

— Cela suffit. Tu vas rester assis au dernier rang pendant la récréation. Je vais mettre un mot à tes parents, et puisque c'est ainsi, je vais en parler à Madame la Directrice. Et rira bien qui rira le dernier. En attendant, sors ton livre de grammaire, et fais les exercices de la page 142. Et pas de discussion.

Jim va s'asseoir. Il ne sort pas son livre de grammaire, mais son cahier de dessin, et il commence un Monsieur Indestructible. C'est son héros préféré. Rien ne l'atteint, et il finit toujours par gagner. Quand il aura fini, il commencera à relire son livre d'histoire. Il le connaît déjà, mais il faut bien passer le temps.

Le Maître fait semblant de ne pas voir. Elle commence à corriger les copies, mais le cœur n'y est pas. Elle est énervée, elle s'y prend mal. Elle fait des erreurs, et elle oublie des fautes, ce qui l'agace encore plus.

Brusquement, elle se lève et sort de la classe. Elle disparaît pendant quelques minutes, puis reparaît, l'air rassérénée. Elle vient de chez la Directrice. C'est une terrible, devant qui tout le monde

file doux. Elle s'appelle Madame Lelion, et même les desperados de la cour de récré n'osent pas rugir sous ses fenêtres.

La journée se passe sans autre événement notable. Le calme relatif de la classe, entrecoupé du remue-ménage des sorties et des entrées. Au fond, Jim ne fait toujours rien. On le regarde, qui d'un œil noir, qui d'un œil surpris ou même parfois intéressé. Ceux du premier rang se retournent vers lui de temps à autre et l'observent d'un regard curieux. Mais la Maîtresse tape alors d'un coup sec avec sa règle sur l'angle de son bureau, et tout rentre dans l'ordre.

Le soir après l'étude, la mère de Jim lui demande si tout c'est bien passé.

— Oui Maman, comme d'habitude. Mais je n'ai rien fait aujourd'hui.

Elle est un peu surprise, mais n'y prête guère attention. Elle a l'habitude des idées bizarres de son fils, qui a souvent le nez dans les étoiles ou la tête dans un bouquin. Elle est préoccupée par son travail. On annonce des licenciements et elle se demande qui va faire partie du lot.

— C'est bien, mon chéri, répond-t-elle distraitement. Il faut bien travailler, c'est important pour ton avenir.

Jim n'insiste pas. Il connaît les routines de sa maman.

Il fourrage dans son cartable et aperçoit son cahier de liaison.

— La Maîtresse t'a mis un mot.

Elle préfère attendre le soir, quand le petit business du repas sera terminé. Elle pourra enfin se poser dans un fauteuil, avec plus rien à faire.

Mais quand elle ouvre finalement le cahier, c'est la mauvaise surprise. La Directrice veut la voir d'urgence, ce qui ne l'arrange pas vraiment. Son fils est déjà couché, et le mot ne dit pas de quoi il s'agit. Elle se consulte avec son mari, et ils se disent qu'ils iront le samedi matin, il n'ont pas d'autre possibilité. Voilà aussitôt la réponse faite, et le rendez-vous marqué dans l'agenda.

Le lendemain matin, ils n'y pensent plus, et la fin de la semaine se passe tranquillement pour Jim. Il a prévu quelques livres, aussitôt commencés, aussi vite terminés. La Maîtresse a plusieurs fois tenté de le remettre au travail, sans succès. Il est plutôt satis-

fait et passe le temps agréablement. Il écoute parfois la leçon, le temps de se rendre compte, ce qui dure quelques minutes, puis il replonge dans sa bulle.

Arrive le samedi matin. Les parents et Jim sont bien à l'heure, et ils attendent à la grille de l'école qu'on vienne leur ouvrir. C'est la Maîtresse qui vient, et qui les guide jusqu'au bureau de la Directrice. Elle a la bouche pincée et répond à peine quand ils lui disent bonjour, ce qui ne lui ressemble pas.

— Nous venons au sujet du mot, dit le Père.

— Je suis au courant, dit Madame Lelion. Je vais vous expliquer de quoi il s'agit.

Le père s'attend à quelque chose d'agréable. Son fils a toujours été excellent, et il n'est pas question de l'imaginer dans le groupe des cancre. Il est curieux, il pense vaguement à une sorte de sélection, ou de concours. Les visages fermés des deux professionnelles qui lui font face le met mal à l'aise, mais il est instinctivement confiant.

Il tombe de haut.

On lui montre la dictée. On lui raconte la semaine horrible que la Maîtresse a passée. Les sourires moqueurs des autres élèves, les conseils avisés du corps enseignant... Même la psychologue scolaire s'y est mise. L'enseignante est devenue la risée de l'école en moins de temps qu'il en faut pour l'écrire.

— Mais ce n'est pas possible, dit le Père. Ce n'est pas mon fils qui a écrit ce texte. Dis quelque chose, toi !

— Mais si Papa, c'est bien moi.

— Qu'est-ce qui t'a pris, dit la Mère. Tu dois être malade. Il est sûrement malade, il faut l'emmener chez le docteur. Lui qui a toujours été si bon en classe, si coopératif !

Les parents somment l'enfant de s'expliquer. Il répète patiemment : décidément, non, il ne veut plus travailler. L'école ne l'intéresse plus et d'ailleurs, il n'a jamais été intéressé. À part l'histoire et la lecture. Et encore, à condition qu'on ne prenne pas trois heures pour lire dix lignes.

— Mais enfin, tente une dernière fois la Maîtresse, toi aussi tu as bien dû apprendre. Et cet apprentissage ne s'est pas fait en cinq

minutes !

— Je ne dis pas le contraire, mais maintenant que je sais, pourquoi continuerai-je à apprendre indéfiniment la même chose ?

— C'est une discussion qui tourne en rond, dit la Directrice. Jim, je fais appel à ta raison. Il faut que tu penses à ton avenir, qui est à l'école. Tu ne peux pas savoir tout dès maintenant, et tu as besoin d'apprendre encore. Et il n'est pas possible d'apprendre seul. Tu dois pouvoir te confronter, cela crée de l'émulation, de la stimulation...

— Si vous trouvez que c'est stimulant d'être avec des enfants qui ne comprennent rien...

— Mais bien sûr que oui ! Et tu as ton rôle à jouer ! Tu peux être et tu es déjà le leader, le champion, le modèle que tous aimeraient être.

— Ce n'est pas ce qu'ils me disent dans la cour...

— Mais si on leur donnait le choix réellement, ils n'hésiteraient pas. Personne n'aime l'idée d'être bête, mais tout le monde aimerait plus d'intelligence. Pense à la chance que c'est de vivre dans cet univers passionnant qu'est l'école. Alors en être le meilleur élément ! Moi par exemple, je vis tous les jours de nouvelles sensations, et j'aime vraiment cet univers !

— Et vous viendriez quand même si vous n'étiez pas payée ?

Il y a un blanc dans la conversation. Madame Lelion a failli répondre par l'affirmative, mais elle a eu un scrupule. C'est qu'elle se le dit souvent, surtout le dimanche soir, quand il faut déjà préparer son lundi matin : s'il n'y avait pas la paie...

Le Père, qui suivi l'échange avec gravité, tente de reprendre la main.

— Mais que vas-tu faire, si tu ne travailles pas à l'école ?

— Je ne sais pas, rester à la maison, dit Jim plein d'espoir.

— C'est absolument hors de question, dit la mère d'un ton définitif. Tous les enfants doivent aller à l'école, c'est ainsi, et il ne peut en être autrement.

Madame Lelion intervient :

— Sauf que nous allons être obligés de prendre des mesures...

— Des mesures ?

— Si votre enfant persistait à ne pas vouloir travailler, nous devons l'exclure. Le règlement est très strict à ce sujet. Tout élève doit faire preuve d'un minimum d'assiduité.

Les parents sont atterrés. Eux qui s'attendaient benoîtement à une bonne nouvelle se retrouvent à la veille d'un drame. Leur enfant à eux, leur premier prix, leur fierté, le plus intelligent, celui qui domine de la tête et des épaules, le voilà proche de la disgrâce, de la punition suprême, de la honte ultime.

Ils tentent de négocier. Le Père explique d'une voix blanche que tout va s'arranger, qu'il doit s'agir d'un malentendu. Mais lorsqu'on questionne à nouveau le garçon, celui-ci reste sur sa position.

— C'est ce que nous allons voir, finissent par dire les parents. Nous allons en parler entre nous, et régler ce problème à la maison.

Ils rentrent. Les enseignantes sont contentes d'être en week-end, elles trouvent qu'elles l'ont bien mérité.

Dans la famille de Jim, l'ambiance n'est pas très bonne. Ils refont le tour de la question, et finissent par admettre que la situation est bloquée.

— Nous n'avons qu'une solution, dit le Père, c'est de te mettre en pension.

— Quelle belle idée, répond son épouse. Cela va coûter beaucoup d'argent, et s'il ne veut pas travailler, il ne le fera pas d'avantage en pension qu'à l'école gratuite.

— Mais peut-être l'environnement y est-il plus stimulant ? La sélection plus exigeante ? L'implication du corps enseignant plus forte ?

— Et peut-être aussi y accepte-t-on plus volontiers qu'ailleurs les cancre fortunés. Et d'ailleurs, les riches ne sont pas plus intelligents que les pauvres. On le voit bien à toutes les bêtises qu'ils disent quand ils sont au gouvernement.

— Et bien alors, que pouvons-nous faire ?

— Tu n'as qu'à écrire à l'inspection.

Il n'y aurait pas pensé. Il trouve l'idée assez bonne. Si les Maîtresses ne savent pas comment s'y prendre, sans doute leur chef le saura-t-il. Et d'ailleurs, cela permettra de voir venir.

Le Père n'a qu'une idée très vague de ce qu'est un inspecteur. Il se le représente comme un grand type à l'aspect sévère, plutôt savant, et qui distribue des genres de bons points aux professeurs lorsqu'ils ont été sages. Il sait que l'image est ingénue, mais elle l'amuse et il a pris depuis longtemps l'habitude de jouer avec.

Il prends donc sa plume, une feuille de papier bien blanche, et il raconte toute l'histoire. Et il demande quoi faire. Le tout dans une belle enveloppe, avec copie à la Directrice, et il n'y a plus qu'à attendre. Il se frotte les mains, il n'est pas resté indécis.

Le lundi, Jim retourne à l'école, comme si de rien n'était. Il s'est prévu un stock de bons bouquins et il s'installe bien tranquillement au fond. De temps à autre, la Maîtresse le regarde de travers, façon « la vengeance est un plat qui se mange froid ». Un ou deux de ses camarades l'examinent à la dérobée, mais lui ne bronche pas. Il se demande bien comment cette aventure va se terminer, mais il est fermement décidé.

Lorsque la lettre du Père arrive sur le bureau de l'inspecteur, celui-ci pense d'abord à un canular. Il n'a vraiment pas de temps à perdre, et le courrier devrait finir directement au panier, et passons à l'affaire suivante s'il vous plaît. Mais il trouve la situation originale et comme il est de bonne humeur ce jour-là, ce qui est rare, il s'attarde quelques minutes à imaginer la tête de Madame Lelion, qu'il connaît très bien.

— Ah, ah, mais ma parole elle va les bouffer tout cru. Elle n'en fera qu'une bouchée, s'esclaffe-t-il en se renversant en arrière sur son siège. Un bon élève qui fait de la sédition, on aura tout vu à mon âge ! Il faut s'attendre à tout avec ces intellectuels !

On frappe à la porte, c'est Josette, la secrétaire. Elle lui signale qu'un courriel est arrivé, provenant de la Direction de l'école. Elle explique la même chose que le Père dans sa lettre.

— Hein ? Ils se sont donné le mot ou quoi ? Ce ne serait donc pas une plaisanterie ? Alors on avait déjà les attardés et les fainéants, les menteurs et les procéduriers, et voilà que les génies s'y mettent ! Mais ils ne connaissent pas leur chance ces gens-là, d'être intelligents ! Faites-les opérer du cerveau et qu'on les colle aux espaces verts !

Il ne rit plus. Il se prend la tête entre les mains. Il attrape un stylo et griffonne un début de réponse. Puis il s'arrête et froisse la feuille, qui va au panier.

— Répondez-leur qu'ils se débrouillent. Les gens qui m'intéressent sont ceux qui coopèrent. Il me faut des soldats, pas des révolutionnaires. Des gens qui acceptent sans broncher, des benîoui-oui, des pénitents. Et s'ils ne sont pas contents, qu'on les vire !

Josette sort, et l'inspecteur se replonge dans ses dossiers. Il a du retard, il doit évaluer les professeurs de sa circonscription. Justement, le dossier de Madame Lelion est sur la pile. Pas content, il grommelle avec un haussement d'épaules : « c'est pas un fauve cette bonne femme, je dirais plutôt un vrai bourricot... »

Josette, elle, prend le temps de papoter avec ses collègues. On est pas des sauvages, tout de même, on ne va pas se tuer à l'ordinateur. D'autant plus que pour une fois, elle en a une bonne à raconter. La dictée de Jim, que la Directrice avait ajoutée en pièce jointe, et que la secrétaire a imprimée, fait le tour de l'étage.

Elle est impeccablement rédigée, le texte en est remarquablement équilibré, et il n'y a ni faute ni rature. Chaque personne qui la lit se fait la réflexion : elle aimerait bien que son enfant sache écrire moitié aussi bien.

— C'est incroyable, dit une collègue. Tu pourras me la transférer ? Sitôt reçue, la collègue l'envoie à son tour à un groupe d'amis. Et de courriel en courriel, de bureau en bureau, d'école en école et d'inspection en inspection, la dictée fait le tour du département.

Elle arrive un beau jour sur l'écran d'un éditeur, qui la trouve charmante. Il ne sait absolument pas qui l'a écrite, ni pourquoi, mais c'est émouvant, et joliment tourné. Il pense qu'elle est l'œuvre d'un enseignant, qui aura voulu se moquer de sa chère Éducation nationale. Il flaire une bonne aubaine : « Personne n'ira se vanter d'avoir écrit un truc pareil » se dit-il. Et comme justement il prépare un recueil de textes subversifs, il la voit très bien dans le tableau. Aussitôt dit, aussitôt recopié. Le recueil, une fois terminé, part à l'imprimerie. La dictée se trouve en bonne place au milieu d'écrits révolutionnaires de poètes et d'artistes qui rêglent

leurs comptes avec le système. Rapidement, l'ouvrage devient un succès honorable, très demandé dans les librairies et même dans certains supermarchés.

Quelques semaines plus tard, le père de Jim cherche un bouquin pour son fils, qui les consomme à une vitesse hallucinante. C'est que la journée de classe est longue, et il faut bien meubler. Et tout y passe. Les livres de la demeure familiale ont été lus et relus depuis bien longtemps. À la bibliothèque municipale, Jim a dépassé son quota dès le premier jour. Les occasions, si tôt dévorées, sont aussitôt revendues. C'est un véritable goinfre littéraire. Alors le Père, de temps en temps, qui ne voit aucune raison de ne pas faire plaisir à son fils, achète un petit truc pas trop cher, soigneusement choisi. Et cet opuscule à la couverture rouge vif, au titre provocateur, et à la jaquette originale, voilà qui lui plaît. « De cette manière, se dit-il, il verra qu'il n'est pas le seul à brandir le drapeau de la révolte. Et peut-être, pourquoi pas, cela l'amènera-t-il à de bonnes résolutions. »

Le calcul est tortueux, mais qui ne tente rien n'a rien, et les parents sont à court d'imagination.

Il ramène donc l'objet. Jim, content comme il l'est à chaque marque d'attention qu'on lui prodigue, se jette dessus et disparaît au fond d'un fauteuil. À la page dix, il fronce les sourcils. Page dix et demi, il est monté sur ressorts. Page onze, il se lève en criant.

— Papa, papa, c'est ma dictée qui est là-dedans !

L'émotion des parents est considérable. On leur a expliqué que leur fils n'arriverait à rien de cette manière, et quelques semaines après, ils retrouvent son œuvre en tête de gondole. Noyée au milieu d'autres, certes, mais quand même.

Dès le lendemain, le Père, furieux, court chez un avocat, qui saisit un juge.

On écrit au Canard enchaîné. Les quotidiens reprennent l'affaire, qui monte en neige, et quinze jours plus tard, tout le monde en parle.

Les politiques s'en mêlent. Le cas vient à l'oreille du ministre, qui prend son téléphone, et appelle le maire.

— Organisez une rencontre, dit-il à celui-ci. Nous allons ex-

pliquer à ce jeune garçon ce qu'il en est de la République.

Le maire s'en occupe personnellement. Le ministère ayant un côté trop officiel, il est décidé que l'entrevue se déroulera à la mairie. Il ne faut pas montrer que l'on accorde trop d'importance à l'événement. Le jour venu, on envoie une limousine avec une escorte, motard en uniforme devant et derrière.

Le famille est ébahie. Le Père enfle sa plus belle veste et la Mère son tailleur le plus chic. Elle fait attendre un peu et le chauffeur s'impatiente, mais quoi, on ne va tout de même pas se présenter en haillons devant de si hauts personnages. Jim vient comme il est, « Fruits of the loom », et ses baskets préférées.

Ils montent dans la limousine et les voilà partis, toutes sirènes hurlantes. Jim s'amuse vraiment pour une fois, et du coup, il ne regrette rien. Il constate qu'on voit le monde différemment quand on est installé au sommet, et il comprend soudain pourquoi ils veulent tous la place.

Ils arrivent dans la cour de l'Hôtel de Ville, et un fonctionnaire leur ouvre la portière, puis les guide à travers le hall d'honneur jusque dans le bureau du Maire.

Le Ministre y est installé confortablement. Il tient un téléphone portable collé à son oreille et parle très fort. C'est un homme à l'aspect austère, mais très bien habillé, avec un costume très cher, et des lunettes à monture très fine. Le Maire se tient debout, près de la fenêtre. Il est agacé car l'autre lui a pris sa place d'autorité et sans même lui demander son avis. Il a été tellement surpris sur le moment qu'il n'a d'abord rien dit, et maintenant c'est trop tard. Ils ne sont pas du même bord ; le Ministre est à droite, et lui est à gauche. Mais justement, il ne veut pas lancer de polémique et tient à être irréprochable. Si une dispute devait éclater, ce ne serait pas de son fait.

Le Ministre raccroche, et glisse le portable dans sa poche d'un geste rôdé.

— Bonjour mon garçon, dit-il de l'air du dompteur qui va manger le tigre. Alors, d'après ce que j'apprends, on ne veut plus travailler ?

Il a ignoré les parents et tout de suite, Jim ne l'aime pas. La

mère et le père non plus.

Le bureau du Maire est très impressionnant pour Jim qui n'a jamais connu plus grand que celui d'une école. La pièce est vaste, pleine de grands meubles, les encadrements des fenêtres sont ouvragés, et la photo du Président de la République les toise d'un air un peu niais. Jim sait que l'homme qui lui a parlé est le ministre de l'Éducation nationale, on lui a soufflé en haut des escaliers, mais il n'est pas spécialement impressionné.

— Non, Monsieur le Ministre, ce n'est pas cela.

— Alors de quoi s'agit-il mon garçon ?

Le ton protecteur du Monsieur agace le Père. « C'est pas la politesse qui l'étouffe, celui-là » pense-t-il. Sans y avoir été invité, il prend la parole.

— Notre fils est très travailleur, au contraire. C'est juste que...

— Et la France ? Y avez-vous pensé, à la France ?

Tous sont interdits. Ils n'y pensaient pas vraiment, et même pas du tout... Et surtout, ils ne voient pas le rapport. Le Maire tente un recentrage.

— Peut-être devriez-vous d'abord faire les présentations. Cela aurait du moins le mérite de...

— Je parle de la République, bien sûr ! Tout citoyen, et moi le premier, a des devoirs incontournables lorsqu'il est face à son pays.

« C'est pas mal, pense-t-il. Je suis assez bien parti ! ». Il pense déjà à son prochain meeting. C'est un homme qui se flatte de pouvoir réfléchir à plusieurs choses à la fois. On le dit supérieurement intelligent, et sa femme est très fière de lui. Il est même capable de penser à ramener le pain quand il ne rentre pas trop tard. On l'a soupçonné par le passé d'utiliser cette faculté à des fins électorales, mais il a toujours fait taire les détracteurs à coups de phrases cinglantes.

Le Maire lui aussi est un vieux routier du dialogue politique, et il ne va pas se laisser impressionner par un représentant du camp adverse.

— Rien à voir, dit-il. Ces personnes sont ici uniquement pour...

— Je sais très bien pourquoi ils sont là, laisse tomber l'autre

avec mépris. Il n'en reste pas moins que ce sont des citoyens comme les autres. Nous devons absolument combattre la délinquance et l'insécurité, et ce n'est pas une bagarre de récré qui va faire impunément les gros titres des journaux. Je me dois d'être très ferme à ce sujet.

Les parents se regardent, consternés. Le Maire, pourtant un habitué de la langue de bois, reste sans voix. Le Directeur de cabinet du Ministre, qui a senti le fourvoiement de son patron, se penche à son oreille et murmure quelques mots. Chacun, gêné, se dandine, ou se gratte le nez d'un air perplexe.

— Nous devons trouver une solution à ce problème de texte piraté, reprend le Maire.

— Ce n'est pas tellement la question, place le Père. C'est surtout qu'il s'embête en classe, et que sa Maîtresse lui en veut de ne pas travailler. S'il y a une solution à trouver, c'est plutôt pour donner du grain à moudre à son esprit.

Le Ministre, qui avait égaré un œil sur son téléphone portable, lève un sourcil.

— L'esprit de qui ?

— Mais celui de mon fils, s'exclame le Père !

— Mais pourquoi ?

— Mais parce qu'il s'embête en cours, dit le Père, qui commence à s'énerver.

— Monsieur veut dire que son fils est surdoué, dit le Maire, pragmatique.

Le visage du Ministre s'éclaire. Il a enfin compris, et sans avoir eu besoin d'y réfléchir.

— Et bien c'est très simple ! Il n'y a qu'à lui donner du grain à moudre, lui trouver une occupation qui mettra en valeur ses qualités intrinsèques et profondes. Car c'est le rôle de toute éducation que de mettre en valeur les capacités de l'élève ou de l'étudiant. Et j'y suis particulièrement attaché, de même que le gouvernement dont je fais partie, bien entendu.

— Bien entendu, ajoute à mi-voix le Directeur de cabinet.

— Mais oui, intervient la Mère, c'est ce qu'on dit depuis tout à l'heure.

Le Ministre leur adresse un sourire où apparaissent le plus possible ses dents blanches récemment refaites. Il va parler, mais son téléphone émet un bip discret.

— Il est déjà tard malheureusement, chère Madame. Mais j’y songe, il faudra faire tester l’intelligence de votre enfant. Cela peut être riche d’enseignement, car parfois, vous savez, les parents se font des illusions sur la prétendue précocité de leur enfant.

— Nous l’avons déjà fait. Ce qui nous a coûté très cher, et ne nous a rien appris. On l’avait bien vu avant, qu’il lisait tout le temps et qu’il avait des très bonnes notes. Les parents connaissent leur enfant, et il n’y a pas besoin de spécialiste pour leur redire ce qu’ils savent déjà, et...

— Votre problème est très simple, coupe le Ministre. Chère Madame, nous allons évidemment vous proposer une solution, mais malheureusement il va falloir que je vous laisse. Hélas, le temps d’un Ministre est compté, savez-vous chère Madame ? Et c’est déjà une chance pour votre fils que nous nous soyons penchés sur son cas particulier. Je suis réellement enchanté de vous avoir connus, chers amis, cher enfant, et vous aussi Monsieur le Maire évidemment. Et vous pouvez être assurés que mon Ministère aura le souci de vous.

Il se lève, attrape le manteau et les gants qu’on lui tend, et il se dirige vers la sortie à grands pas. Au moment de prendre la porte, il se retourne, grandiloquent.

— Je vous ai donné la ligne directive, à vous d’imaginer les détails. Une fois que l’on connaît la direction, tout devient plus facile, vous verrez.

Il ouvre, et disparaît. Son Directeur de cabinet le suit comme son ombre.

Ils remontent dans la limousine, qui démarre sur les chapeaux de roue. Bien installé sur la banquette, le Ministre est déjà noyé dans une conversation téléphonique, qui est animée, sonore, et longue.

Mais une fois qu’il a raccroché, il devient morose. Il reste silencieux et inactif, ce qui n’est pas son habitude. Son Directeur finit par s’en inquiéter.

— Quelque chose ne va pas, Monsieur le Ministre ? Vous pouvez être tranquille, le reste de la journée est parfaitement organisé, et il n’y aura plus d’imprévu. Vous vous en êtes d’ailleurs remarquablement bien tiré.

— Oui, sans doute, mais je sens bien que je n’ai pas complètement répondu aux attentes de ces gens. À l’évidence, il aurait fallu que je trouve une solution à leur place. Réformer de fond en comble l’Éducation nationale, peut-être...

C’est une vieille plaisanterie entre eux. Ils la trouvent vraiment très bonne et ils éclatent de rire. Même le chauffeur affiche un sourire entendu, comme s’il avait compris de quoi il s’agissait.

Après avoir bien ri, le Ministre essuie une larme et se reprend.

— Les gens veulent toujours qu’on leur fasse un petit coin de République rien que pour eux, un territoire sur mesure, où il n’y aurait qu’à s’asseoir et jouir de la vie. Et vous mon vieux, qu’est-ce que vous en pensez ? Vous l’avez lue cette dictée au moins ?

— En diagonale. Ce jeune garçon ne manque pas d’assurance, il est vrai. Il pourrait en remontrer à certains de nos étudiants.

— Ah bon, à ce point là ?

— Oh oui, et c’est bien ce qui a attiré l’attention. Les critiques littéraires en sont entiché, et on le cite en exemple. Ceci ajouté au pillage dont il a été victime, il est en train de prendre la place de nouvelle star intellectuelle.

— Et bien utilisons-le ! Il est disponible, il ne sait pas quoi faire, trouvons-lui une occupation conforme à ses intérêts ! Et hop, je récupère le truc !

— D’accord mais quoi ? Ce n’est qu’un gamin d’école primaire...

Le ministre réfléchit quelques minutes. Il vient de lire un ouvrage psychologique sur la transgression. Un truc en anglais, « Break all the rules », ou quelque chose dans ce goût-là. Il ne l’a pas terminé, mais il a déjà compris l’idée principale, et il pense qu’elle lui permettra de perturber ses adversaires politiques. Son esprit carbure à cent à l’heure. Il voit Jim devenir la nouvelle coqueluche de l’intelligentsia et son visage prend inconsciemment

un air miséricordieux.

Une idée lui vient, qu'il trouve géniale. Il prend une inspiration.

— Donnons-lui à faire des conférences. Il parlera devant tout le monde. Comme il est très jeune, personne n'osera rien dire, ce qui rabaissera leur caquet à tous nos contradicteurs. Il y a un hic. Son Directeur a dit « pourquoi pas », mais le ministre a levé la main, les sourcils froncés.

— Ça ne va pas. Les parents risquent de nous mettre des bâtons dans les roues. Il me semble avoir déjà entendu parler d'avocat à propos de cette affaire.

Il y a un blanc dans la conversation. Mais tout de suite, le Ministre reprend.

— J'y suis, prenons-le comme prof. La voilà la bonne l'idée. Ah, ceux qui veulent du sang neuf vont être contents. De quoi leur couper l'herbe sous le pied. Et du même coup, vas-y que je te regonfle les effectifs !

Il trépigne déjà, il est sûr que c'est l'idée de la semaine. Son Directeur n'ose pas le contredire, et le chauffeur se prend à espérer une prime. Il prend son téléphone et rappelle le Maire. Celui-ci, en train de constater son impuissance, tente de consoler les parents, qui espéraient quand même un peu mieux que de belles paroles.

— ... et malheureusement, il n'y a pas d'écoles adaptées dans la région, même pas dans le privé. Il faut aller sur Paris, et ce n'est même pas sûr que cela convienne.

La Mère est vraiment désolée. Elle était éblouie : la voiture, le hall d'honneur, les costumes impeccables, elle tombe de haut. Le Père est dégoûté. Jim a cessé de s'amuser au moment où le ministre est sorti.

Le téléphone sonne, c'est lui, qui rappelle le Maire. Il demande à parler aux parents, et il annonce que Jim sera attendu comme professeur.

Ils demeurent muets. Sans même la présence d'esprit de contester.

— Pas de discussion, leur dit-il. J'appelle l'académie, et je donne la directive. Votre fils va être convoqué sous peu. Ne me

remerciez pas, cela n'est rien. Et je compte sur vous pour qu'il tienne sa place. Tout ira bien, j'en suis sûr.

Il raccroche. L'heure de son meeting approche, il est déjà ailleurs.

Plus tard, il dira « Ah oui, c'est une décision que j'ai prise. Il m'en a fallu du courage. »

Dans le bureau du Maire, ils ne savent pas trop quoi penser. Le Maire ne peut s'empêcher d'admirer in petto le joli coup, mais ne voit pas très bien l'intérêt de la soi-disant solution. Quoi qu'il en soit, il a lui aussi un agenda. Jim et ses parents finissent par rentrer chez eux. En bus, plus de belle limousine avec ses motards sifflants et gesticulants.

Et on se retrouve dans le status quo. Jim en classe, qui campe derrière sa littérature, et la Maîtresse qui le guette d'un œil rancunier. Les autres ne font presque plus attention, voilà qui fait partie du paysage.

Un beau jour, une lettre arrive chez Jim, à l'entête de l'Éducation nationale. Il doit se présenter à la faculté, dès lundi matin, pour donner un cours de philosophie. Il faut plusieurs relectures pour s'assurer qu'on a bien compris, qu'il ne s'agit pas d'une farce, et que c'est bien la bonne adresse, le nom correct, la bonne date.

Et puis le contenu : incroyable, irréel, inadmissible. Quand on le raconte à haute voix, il paraît énorme, mais c'est pourtant là, écrit sur la feuille de papier, avec le tampon, les armoiries, l'adresse officielle, tout.

Le Père, méfiant, vérifie. Il s'installe derrière son téléphone, et il appelle le ministère. Il se fait balader de standard en standard, de service en service, d'une secrétaire à une autre, et au bout d'une demi-heure, se retrouve au point de départ.

— Mais j'ai déjà appelé ce numéro, proteste-t-il !

— Monsieur, vous avez un courrier officiel du Ministre, je ne sais pas ce qu'il vous faut de plus !

C'est l'évidence. Un courrier du Ministre, il n'y a rien à redire. Ils sont déboussolés. Puis après réflexion, ils réexaminent la situation.

— Après tout, c'est peut-être vraiment la solution, dit la Mère, hésitante.

— Mais Maman, répond Jim, je ne sais même pas ce que c'est, la philosophie !

— Si tu crois que les professeurs le savent, intervient son père.

— Mais qu'est-ce que je vais dire à tous ces gens ? Il n'y a que des grandes personnes à la faculté !

— Les grandes personnes aussi ont besoin qu'on leur apprenne des choses. Sinon, elles n'iraient pas en cours.

— Et puis d'ailleurs, tu nous a expliqué que tu savais tout !

— Mais pas aussi loin que ça ! Je connais tout ce qu'il y a à connaître à l'école primaire, mais la faculté, je n'en ai aucune idée !

— Et bien tu n'as qu'à leur raconter ton expérience. C'est ce qui intéresse tout le monde en ce moment. Rappelle-toi les explications de l'avocat : l'éditeur gagne beaucoup d'argent grâce à toi. Explique-leur donc ton point de vue, tout simplement, et donne leur à faire un devoir là-dessus !

— Mais un devoir sur quoi ?

— Et bien sur ce que tu veux ! C'est toi le prof ! Demande-leur la solution à tous tes problèmes, par exemple. C'est ça, être professeur de faculté : c'est faire travailler les étudiants sur des questions auxquelles on a pas la réponse. Tu n'as qu'à leur demander que faire quand on s'ennuie en classe !

— Profites-en, dit la Mère. Tous ces gens sont les plus intelligents, il en sortira forcément quelque chose de bien, une solution à laquelle nous n'avons pas pensé !

— Mais je n'oserai jamais !

— Allons donc ! Qui a résisté à Madame Lelion et à un Ministre est capable de tout. Et puis en voilà assez. Tu ne veux plus de l'école primaire, et si on te donne la faculté, tu n'en veux pas non plus, et comme prof par dessus le marché ! Comment peux-tu dire que tu n'aimes pas, tu n'as jamais essayé ! La voilà ta chance, et je te prie de croire que beaucoup aimeraient ta place !

Jim ne dit plus rien. Il n'aurait jamais imaginé une telle évolution. Il rumine toute la semaine. Puis tout le week-end. L'angoisse

lui serre la poitrine. Il ne lit plus en classe, il ne sourit plus, et pour un peu, il demanderait ses livres de grammaire et ses cahiers de leçons. Pour le rassurer, sa mère tente le meilleur chocolat au lait, le plus onctueux, accompagné des meilleurs sablés du monde, mais rien n'y fait. Il a l'impression terrible et inhabituelle de ne pas savoir.

Le jour fatidique approche. On lui prépare un cartable tout neuf. Pas un de ces lourds sacs d'écolier à roulettes et à bretelles, mais une fine sacoche de cuir noir, légère et discrètement luxueuse. Il ne sait pas quoi y mettre, et prépare quand même un cahier neuf et un stylo-plume. Il a essayé de consulter des ouvrages de philosophie, mais il n'y comprend rien. On a beau être en avance sur son âge, il faut quand même un minimum de culture, et il ne peut pas réinventer tout seul toute l'humanité.

La veille, il se couche tôt, mais passe une mauvaise nuit. Tout seul allongé dans le noir, il écoute son cœur battre à grands coups, plus vite que d'habitude, plus fort. Il se lève le matin avec les paupières gonflées et des cernes sur les joues. Son père l'emmène.

Il ne sait toujours pas.

Arrivé à l'université, on l'accueille fraîchement. On est aussi gêné que lui, et si l'on ose pas critiquer ouvertement, on en pense pas moins. On est un peu curieux, aussi. Il y a quand même un petit capital de sympathie. Mais c'est si difficile et si long pour obtenir une chaire, qu'on est envieux, et on se demande pourquoi pour certains c'est aussi simple.

Alors on renvoie le Père, qui serait bien resté un peu. On lui dit qu'on s'occupe de tout. Mais une fois celui-ci parti, on se dit que si le nouveau professeur est si intelligent, c'est qu'il doit bien pouvoir se débrouiller tout seul.

Jim erre donc dans les couloirs, un papier à la main, avec inscrit le numéro de la salle. Il suit un peu au hasard un flot d'étudiants qui parcourt les couloirs. À un moment, il montre son papier, et on lui indique un amphithéâtre, où un grand nombre d'étudiants est déjà installé, dans un brouhaha bon enfant.

Il passe la porte, monte sur l'estrade. Le silence se fait progressivement. Ceux qui croyaient à une blague sont épatés, ou

tout simplement ceux qui n'y croyaient pas, et d'ailleurs tout le monde, l'ensemble de ceux qui sont là. Et tandis que Jim grimpe les marches une à une, une boule dans la gorge, un nœud dans la poitrine, on entendrait les mouches voler.

Il arrive au sommet, et pose la sacoche sur le bureau, ce qui fait un petit bruit mou assez faible, mais qui résonne dans toute la salle. Quelqu'un racle sa gorge, un pied de chaise grince sur le parquet, personne n'en perd aucune miette.

Jim est debout face à la foule des étudiants en première année de philosophie. Il a les mains moites et dans moins d'une seconde, il va s'enfuir en courant, et retourner à ses marelles et ses conjugaisons.

Lorsque soudain, il a une révélation : d'un seul coup, il sait.

D'une voix forte, le regard devenu presque dur, la tête haute, il prend la parole.

— Bonjour à tous. Je suis votre professeur de philosophie. Prenez vos cahiers, nous allons faire une dictée.

CRÉDITS

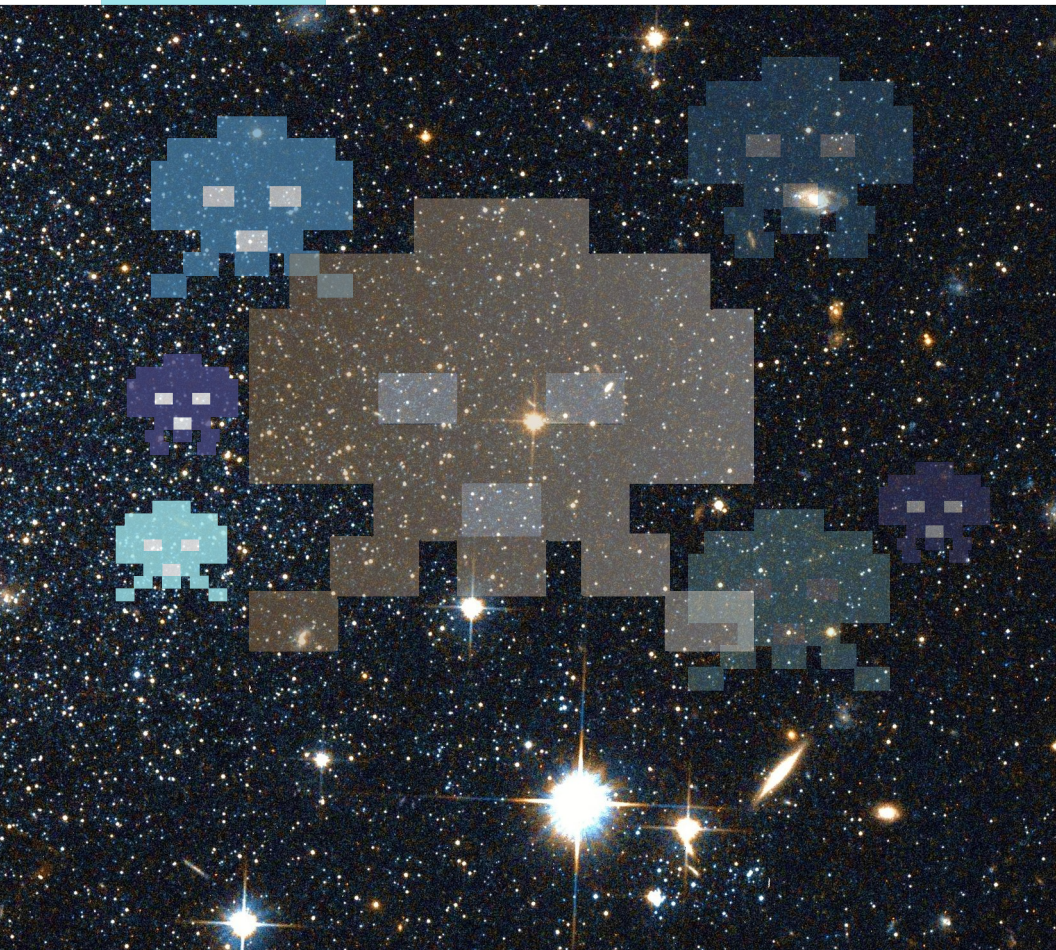
JZA POUR « MANGA SCHOOL BOY »
[HTTPS ://OPENCLIPART.ORG/DETAIL/169054/MANGA-SCHOOL-BOY](https://openclipart.org/detail/169054/manga-school-boy)

SLEEPY-MIA POUR « CLASSROOM SETTING »
©2016-2017 SLEEPY-MIA
[HTTP ://WWW.DEVIANTART.COM/ART/CLASSROOM-SETTING-FREE-TO-USE-630672583](http://www.deviantart.com/art/classroom-setting-free-to-use-630672583)

ARKING POUR « SPOT OF INK »
[HTTPS ://OPENCLIPART.ORG/DETAIL/223945/SPOT-OF-INK](https://openclipart.org/detail/223945/spot-of-ink)

APOSTROPHIC LABS POUR LA FONTE DESYREL

Les Planètes Unies



Jean Michel-Bain
La Muse Baine

Les Planètes Unies

LA SÉANCE EST LEVÉE, dit l'Arcturien d'un ton solennel.

C'était une superbe créature dont la peau cuivrée offrait aux regards des reflets changeants, allant des tons fauves et ocres jusqu'à un rouge éclatant.

— Pardon, vous voulez dire qu'elle est ouverte, rétorqua aussitôt le Jupitérien de sa voix de baryton-basse.

— Ah, j'oublie toujours ! C'est vrai que dans vos systèmes, le temps se déroule dans le sens inverse du mien. C'est une gymnastique d'esprit, j'ai toujours tendance à l'oublier. La séance est donc ouverte. Greffier, prenez note de l'incident, je tiens à ce que les minutes reflètent exactement la réalité des débats.

— C'est fait, Monsieur le Président, répondit le Fantôme de Magellan, une sorte de nuage flou et bleuâtre dont la voix était le plus souvent atténuée par un bruit de violente tornade.

Un Être Massif et Poilu, qui avait assisté à l'échange précédent sans intérêt apparent, prit la parole avec un raclement de gorge :

— Mes chers confrères, je ne voudrais pas avoir l'air de vous presser, mais nous aimerions bien que l'on avance dans l'ordre du jour. Cela ne fait jamais qu'un petit millier d'années que nous y sommes, mais nous n'avons pas toute la vie, et nous aimerions pouvoir assister à la fin de l'assemblée avant que notre civilisation

soit en déclin. C'est bien légitime quand même !

— Oui, chez vous aussi le temps se déroule d'une manière un peu spéciale. C'est l'inconvénient de cette collaboration : on ne peut jamais être tout à fait bien synchronisé. Avançons donc, puisqu'il le faut, et penchons-nous sur le premier point. L'adhésion d'un nouveau participant à notre groupe, je crois. Un terrien si je ne m'abuse... Pourriez-vous nous en dire plus, cher Monsieur, sur les motivations qui vous poussent à demander l'adhésion de votre monde à l'organisation des Planètes Unies ?

Jim ouvrait des yeux ronds. Depuis déjà un bon quart d'heure, il se trémoussait sur sa chaise, se rongait les ongles, et se pinçait jusqu'au sang. Il se demandait quand il allait enfin se réveiller, même s'il sentait au fond de lui-même que la scène était tout ce qu'il y avait de réel et tangible.

Il déglutit avec difficulté et prit la parole.

— Hum, votre Honneur, commença-t-il d'un ton hésitant...

— Allons, allons, coupa l'Arcturien d'un ton bonasse. Pas de ce genre de formalisme entre nous. Nous ne sommes pas au tribunal, que diable ! Contentez-vous de m'appeler "Altesse du troisième rang de la courbure des quatre planètes", ce sera beaucoup plus convivial. Nous comprenons que vous soyez un peu timide, c'est toujours impressionnant la première fois, mais lancez-vous hardiment, vous ne risquez pas grand chose, après tout !

— Juste la destruction de sa planète, lança le Jupitérien d'un ton ironique. Vraiment peu de chose en effet.

— La destruction de ma planète, répéta Jim avec horreur, mais...

— Certainement pas, coupa le Fantôme de Magellan. Nous avons entériné lors de la dernière séance le fait que nous nous contenterions à l'avenir de dévaster une ville ou deux, afin de simplement remettre à leur place les importuns qui postulent par désœuvrement, par intérêt, ou pour toute autre raison que celles prévues aux statuts. Nous avons discuté ce point et nous étions tombés d'accord.

— Je ne voudrais pas avoir l'air de revenir là-dessus, dit le Polarien, qui s'était contenté jusque-là de se limer les griffes

avec affectation, mais nous n'avions pas réglé la question du "comment". Détruire seulement une ville, ou un groupe de villes, voilà très exactement comment on se retrouve avec une guerre inter-galactique sur les bras, croyez-en ma vieille expérience. Et dans ce cas, ne comptez pas sur mon monde pour rester dans la confrérie...

— Voyons, repris l'Arcturien, il ne faudrait pas se mettre à broyer du noir ! C'est un peu votre défaut, à vous autres Polariens. Sachez mon cher confrère, que l'on ne peut absolument pas prévoir tous les cas, nos statuts sont bien clairs là-dessus, et c'est justement un des objectifs de cette noble assemblée, c'est de pallier à tout ce qui n'a pas été imaginé, et aussi de donner des réponses claires, mais ouvertes, à tous ceux que nous représentons.

— Nous nous représentons nous-même, s'offusqua l'Être Massif et Poilu. Nous sommes Tous et Un à la fois, nombreux et indivisibles, présents et absents, et nous ne comprenons pas très bien le concept de représentation.

— Pardon, mais je voudrais savoir : qu'y a-t-il exactement dans ces fameux statuts, lança Jim d'une voix forte, agacé qu'il était de ne rien comprendre à ce qui se passait. Un silence stupéfait tomba sur le groupe.

— Alors celle-là, c'est la meilleure, dit une voix fluette qui sortait de sous la table. Les délégués se regardaient d'un air désolé, du moins ceux qui avaient des yeux, et l'on sentait une gêne qui s'installait. Le président s'éclaircit la gorge en émettant quelques raclements fort peu élégants, et laissa tomber d'une voix glaciale :

— Je constate que vous n'avez pas préparé la réunion...

— Mais quelle réunion, s'écria Jim ? Je ne comprends même pas ce que je fais ici, qui vous êtes, et comment je me suis retrouvé là. Je venais pour la réunion du concours de nouvelles, moi. Et puis la porte était fermée, la sonnette ne marchait pas, le téléphone ne répondait pas. J'ai attendu un long moment, mais personne n'est venu. Il faisait très froid, j'ai sonné une énième fois, et puis j'ai eu un étourdissement, et me voilà tout d'un coup en pleine bibliothèque Georges Brassens, entouré de vous, Messieurs vos Altesses du troisième rang de je ne sais pas quel truc, et je

n'ai pas la plus petite idée de ce que je peux bien faire ici, je vous l'assure ! Le président adoucit quelque peu son expression.

— Ah, mais alors c'est tout différent ! Mes chers confrères, je crois que le cas est sans précédent. En tout cas en ce qui me concerne, aussi loin que je peux...

— Holà, coupa le greffier, pardonnez-moi de vous contredire, mais l'événement s'est déjà produit. Il y a très exactement douze milliards d'années. D'après l'échelle temporelle terrienne, bien entendu. Les Minutes sont formelles, n'est-ce pas, vous autres ?

— Oui, oui, c'est vrai, c'est vrai, répondirent les Minutes en chœur, nous sommes formelles, formelles, et honte à qui dira non !

— Il faudrait quand même faire un effort, mon petit vieux, dit l'Être Massif et Poilu à l'adresse de Jim. Nous en sommes tous passés par là, vous savez ! Jim était le centre de l'attention. La pièce centrale de la bibliothèque, cadre habituellement calme et reposant, était encombré de créatures toutes plus étranges les unes que les autres. Certaines très volumineuses, occupant entièrement l'espace du sol au plafond. D'autres se ramifiaient à l'infini et développaient de délicats tentacules jusqu'à l'intérieur des rayonnages. Chacun des délégués avait disposé un panneau devant lui sur lequel était inscrit le nom de son système ou de sa planète.

— Je veux bien faire tous les efforts que vous voulez, reprit Jim, mais il serait quand même utile que je comprenne de quoi il s'agit exactement. Commençons par le commencement : il s'agit de l'adhésion de la planète Terre à l'organisation des « Planètes Unies », c'est bien cela ? Un torrent d'acclamations accueillit ces paroles. Plusieurs délégués se mirent à hurler d'enthousiasme, pratiquement tous avaient les bras levés et applaudissaient, du moins ceux qui avaient des membres, et ceux dont la taille et l'embonpoint le permettait se congratulaient et se félicitaient chaudement.

— Hourra, hourra, glapissaient les Minutes. Il a compris, il a compris, et honte à qui le démentira !

— Silence vous autres, dit le greffier de sa voix caverneuse. Vous vous exprimerez quand on vous le demandera. Mais je dois reconnaître que c'est extrêmement émouvant. À peine un million d'années d'existence, et être en mesure de comprendre un concept

aussi avancé, voilà qui nous promet de jolis développements !

— Encore vraiment très peu, et vous êtes en route pour le prix Nobel, ajouta l'Arcturien. J'en ai la larme à l'œil. Voir nos efforts à tous enfin récompensés ! Si ça continue, je crois que je vais pondre un œuf !

Au vu de de cette explosion de satisfaction, Jim se rasséra. Ils n'étaient pas si méchants après tout. Il suffisait de s'exprimer calmement et avec assurance. En un éclair, il pensa au parti qu'il pourrait tirer de la situation. La découverte non seulement d'une race extra-terrestre, mais d'un grand nombre d'entre elles, était une véritable révolution dans l'histoire des sciences, et le prestige qui serait le sien durerait éternellement. Encore inconnu une heure auparavant, le voilà qui se retrouvait plénipotentiaire en pleine négociation avec l'univers tout entier. Il se voyait déjà, au café du coin, en train de raconter l'aventure à tous ses amis qui l'écouteraient bouche bée. L'affaire commençait à devenir intéressante, et il cessa de se ronger les ongles et de se pincer la chair.

Il trouva adroit de s'intéresser avec étonnement.

— En somme, nous sommes plein de points communs, avança-t-il sûr de lui. Vous avez donc vous aussi votre prix Nobel ?

Les acclamations et les vivats, dont le niveau sonore était resté constant jusque-là, cessèrent presque instantanément.

— Vous êtes certains qu'il a bien compris, je veux dire, vraiment bien compris, questionna le Jupitérien ?

Il s'ensuivit un brouhaha assez particulier, composé en grande partie de claquements et de caquètements, mélangés à d'espèces de longs soupirs furieux, et où l'on reconnaissait cependant des phrases humaines. Jim comprit que l'on débattait activement et avec entrain, et que la question tournait beaucoup autour de savoir qui il était vraiment et si sa présence était appropriée au sein de cette assemblée. Un humanoïde à l'apparence très distinguée quoique d'une couleur jaunâtre tirant sur le vert, se tourna vers lui.

— Pardonnez-moi cher Monsieur, questionna-t-il d'un ton affable, seriez-vous en mesure de nous définir exactement ce que c'est que l'humain ? C'est que voyez-vous, nous n'arrivons pas à

nous mettre d'accord.

— Je crains bien qu'il nous faille encore quelques dizaines de millions d'années, répondit Jim qui pour une fois de manqua pas de répartie.

L'humanoïde reprit sa discussion effrénée avec ses confrères. Jim commençait à s'habituer à tout cet étalage de créatures bizarres et se sentit un peu plus dans son assiette. Et même, on pouvait dire que la moutarde commençait à lui monter au nez. Après tout, il n'avait pas demandé à être là et il ne voyait pas en quoi il était obligé de subir ces interrogatoires et mises en causes permanentes. Il tapota quelques coups secs sur le rebord de la table.

— Excusez-moi Messieurs, cria-t-il avec force, j'avais cru comprendre que certains d'entre nous étaient pressés, et il se trouve que c'est également mon cas.

Le silence se fit à nouveau.

— Quel toupet, dit la voix sous la table !

L'Arcturien semblait très offusqué et plusieurs délégués continuaient leurs échanges, mais discrètement, chacun parlant à l'oreille de l'autre, du moins ceux qui en avaient.

— Vous êtes un peu gonflé de parler sans y être invité, je trouve, dit l'Arcturien d'un ton hautain. Dans ce genre d'activité, il y a un code de bonne conduite implicite, vous savez. On ne peut pas légiférer sur tout et avoir prévu l'ensemble des cas de l'Univers dans des statuts qui sont par ailleurs déjà bien assez complexes à mon avis.

Jim était redevenu explicitement le centre de l'attention générale. Il se cala bien à fond sur sa chaise, prit une grande inspiration, et se lança. Pour une fois, il bénéficiait entièrement et complètement de la parole, sans cette rumeur de fond qu'il n'avait d'abord pas remarquée, qui avait accompagné les débats jusqu'alors, et qui était la caractéristique de ce genre d'assemblée ou seuls les premiers rangs savent exactement de quoi il est question.

— Il ne faudrait tout de même pas renverser les rôles, commença-t-il d'un ton assez agressif. Pour commencer, c'est vous qui êtes les étrangers sur cette planète !

— Les étrangers, gloussa le Jupitérien ? Pour ma part, cela

fait quand même plusieurs centaines de vos milliers d'années que j'attends cette réunion. J'y ai mes aises sur cette planète, alors ne me dites pas que je suis un étranger ici ! D'ailleurs, il n'y a pas une heure, j'étais encore au guichet de la gare en train d'acheter un billet de RER.

— Un billet de RER, répéta Jim, assez bêtement. Et personne ne s'est étonné de votre présence ?

— Oh, vous savez, reprit le Jupitérien, les gens ne s'inquiètent de vous que lorsqu'un politicien leur explique qu'il faut le faire... Sinon, chacun vaque à ses propres occupations.

— Il n'empêche, insista Jim, je suis ici chez moi, et je ne vois pas pourquoi je devrais me conformer à tel ou tel statut de tel ou tel groupuscule d'organismes mal définis, voire même mal dégrossis.

Un intense brouhaha punctua son intervention. Les créatures les plus grosses riaient à gorge déployée et se tenaient les côtes tellement elles riaient, du moins celles qui en avaient, et pendant cinq bonnes minutes, il fut impossible de comprendre quoi que ce soit à ce qui ce disait. Finalement, le président Arcturien frota méticuleusement des lorgnons miraculeusement apparus entre ce que l'on pouvait appeler des doigts, puis il essuya les quelques larmes de rire qui perlaient encore à ses yeux minuscules.

— Au moins, vous nous aurez fait passer un bon moment, dit-il, détendu. Vous ne manquez pas d'humour, c'est un bon point pour vous. Mais vous le savez très bien, vous n'avez pas vraiment le choix. Votre admission à notre confrérie vous offrirait protection et sécurité, cela va de soi. C'est un système qui fonctionne depuis déjà plusieurs milliards d'années, et si l'on excepte quelques menus épisodes sporadiques, on ne doit déplorer aucune perte majeure, et ce d'un bout à l'autre de l'Univers. Si je peux me permettre de m'exprimer ainsi, évidemment. Vous êtes chez vous, certes, mais cela pourrait ne pas durer éternellement, et il est du plus haut intérêt pour votre planète de se mettre à l'abri, tout simplement.

— Et qu'est-ce qui m'oblige à vous croire, rétorqua Jim ?

Il se demandait s'il n'était pas l'innocente victime d'un ca-

nular. Une farce d'un nouveau genre, et qui mettait en œuvre quelque nouveauté technologique, des sortes d'hologrammes, ou d'hallucinations sensorielles commandées automatiquement.

Il continua à fixer la créature droit dans les yeux.

Le silence régnait dans la salle. On entendait simplement un tapotement régulier au carreau de la fenêtre la plus proche. La réunion se tenait au premier, et ce bruit si faible qu'on ne s'en était pas rendu compte jusqu'à présent, aurait pu passer pour celui d'un petit caillou qu'un retardataire aurait lancé afin d'attirer l'attention.

Intrigué, l'Arcturien détourna les yeux un instant.

D'un geste machinal, Jim posa la main sur le combiné du téléphone qui trônait sur le bureau juste à côté de lui. Il avait fait ce geste sans vraiment y penser, et surtout sans y mettre aucune intention précise. Une certaine façon de se donner une contenance, en quelque sorte.

Mais l'assemblée toute entière poussa un cri d'effroi. Le Fantôme de Magellan se mit à vrombir avec force, tandis que deux petits êtres qui ressemblaient à des champignons, et qui n'avaient pas bougé jusqu'ici, disparurent.

— May day, may day, se mirent à crier les Minutes, pendant que le greffier, armé d'un porte-plume monumental, cliquait à tout va sur un appareil semblable à une assiette multicolore.

— Vous n'auriez-pas dû, s'offusqua l'Arcturien. Il y a des menaces qui restent gravées à jamais dans les mémoires, et ces deux-là ne sont pas près d'oublier. Vous savez qu'il m'a fallu plus de dix mille ans pour convaincre ces Mecs de Proxima que ce que vous tenez dans votre main n'est pas un prédateur ? Ressaisissez-vous, voyons ! Votre monde est à l'orée de la plus grande découverte de sa courte existence, et vous vous cantonnez à des attitudes de potaches. Ce n'est pas sérieux ! Ayez un peu de sens de la diplomatie, que diable !

— Mais je n'ai rien fait ! J'ai juste posé la main sur un simple combiné téléphonique !

L'espace d'un instant, le doute s'afficha clairement sur ce qui tenait lieu de visage à l'Arcturien. Il est étrange de constater

comment les traits les plus exotiques vont parvenir à exprimer un sentiment aussi fortement humain. Il sembla s'interroger, puis tourna brièvement sur lui-même, ce qui produisit un bruit désagréable de ventouses que l'on écrase. Il disparut brièvement, puis reparut, définitivement perplexe.

— Vous êtes bel et bien en train de mentir, affirma-t-il en se grattant l'occiput d'un long doigt en forme de brindille, qu'il réservait spécialement pour ce genre d'occasion. Voyez-vous, continuait-il, je ne suis pas mécontent. Car ce doigt est explicitement prévu pour un cas de cette sorte, et cela fait quatre ou cinq millions d'années que je n'ai pas eu l'occasion de l'utiliser. Le mensonge est devenu un concept fort rare, surtout depuis l'introduction de l'article 8644.

— L'article 8644 ?

— Oui. Et aussi 8644 bis et 8644 ter, celui qui prévoit explicitement le génocide des races pratiquant le mensonge. Il y a quatre tomes de cinq mille pages, je crois. Les « bis » et « ter » règlent les détails de la procédure et de l'exécution. Par exemple, au cas où, comme aujourd'hui...

— Président, ceci est hors sujet, s'énerva l'Être Massif et Poilu, dont les cellules venaient de renaître pour la troisième fois. Avançons si vous n'y voyez pas d'inconvénient, et ne nous égarons pas !

— Oui, oui, bon, d'accord. Où en étais-je, déjà ? C'est très tentant, aussi ! Voilà à peine que je maîtrise cette langue ma foi fort amusante, et la tentation est forte de la pratiquer de façon exhaustive ! Et rien de tel qu'un bon traité de loi pour manipuler un peu cette syntaxe ravissante ! Ça nous change un peu des grouf-graf-grof de la planète Smirchf...

— Vous voulez dire que vous venez juste d'apprendre ma langue, questionna Jim, qui ne savait plus très bien où il en était.

— Ne posez pas des questions aussi stupides, mon garçon, répondit l'Arcturien. Nous allons finir par craindre que vous soyez vraiment bête. Greffier, n'y a-t-il pas un spécimen ne serait-ce qu'un tout petit peu plus intelligent sous la main ?

— Non, Monsieur le Président, répondit le greffier en consul-

tant un registre. Le premier choisi a grillé en moins d'une seconde. Un peu trop de jus si vous voulez mon avis. Les services techniques n'ont pas fini d'en entendre parler. Le deuxième a cessé de s'exprimer au bout de quelques minutes. Il faut croire que le milieu aquatique ne lui convenait pas. Vous savez ce petit lac, à quelques pas d'ici, où ils font des sortes de courses de bateaux ? Pourtant charmant, je ne comprends pas bien...

— Oui, approuva vigoureusement le Jupitérien. C'est là que je réside. La boue est délicieusement opaque et fraîche.

— Heu, oui, je pensais surtout à la couche d'eau qui est en surface. Quant au troisième, il a décliné notre invitation, allez savoir pourquoi. Nous avons décidé que le quatrième, c'est-à-dire notre ami ici présent, serait tenu dans l'ignorance jusqu'aux débats.

— Ah oui, je me rappelle, dit l'Arcturien. Ce qui a fait tout un foin avec le département des droits de l'être, je m'en souviens très bien. Ce n'est pas si simple, finalement, et il faut bien que l'on se contente de ce que l'on a. C'est d'ailleurs ce que souligne l'article 2421. Greffier, où en étions-nous ?

— Heu, permettez, avança Jim en levant un doigt. Nous en sommes toujours à la question de l'adhésion de la planète Terre à l'Organisation des Planètes Unies ?

— Pas du tout, intervint le Greffier. Ceci a été décidé il y a déjà un bon moment.

— Mais non, s'écria Jim d'un ton désolé. Rien n'a été entériné du tout !

— Que si. Consultez les Minutes et vous verrez bien.

— Lisez-moi, lisez-moi, hurla une des Minutes, pendant que les autres tournaient le dos en boudant.

— Et voilà, c'est toujours la même chose. Quand on se réfère à l'une d'entre elles, les autres font la gueule.

Le greffier attrapa la Minute et lui tordit violemment ce qui lui servait d'appendice nasal. Il se produisit un sifflement, puis la Minute se mit à glapir sur le ton accéléré d'un vieux magnétophone que l'on aurait poussé au-delà de sa vitesse maximale. Deux des délégués prirent un air concentré, pendant que l'Arcturien répétait

un borborygme d'un ton lascif. Moins de trente secondes plus tard, le greffier reposa la Minute sur le sol d'un air satisfait.

— Voilà, vous voyez bien ? L'enregistrement le prouve, la décision est prise. Les différents échanges qui ont eu lieu il y a peu le montrent parfaitement.

— J'ajouterais que je suis las de vos manœuvres, cher Monsieur. La noble assemblée ici réunie n'a que faire de vos réactions fantasques. Vous devez vous rendre compte que les êtres ici réunis représentent la fine fleur de leurs civilisations respectives, et cela mérite le respect de votre part. Vous êtes quand même en face de la plus haute autorité des Planètes Unies !

Pendant que le président Arcturien se rengorgeait, Jim essayait de rassembler ses idées.

Il devenait évident qu'à un moment ou à un autre, ces créatures avaient produit un réel effet d'adaptation à son égard. Il prit pleinement conscience de la plus pure réalité de la scène qu'il était en train de vivre. Il en vint fatalement à craindre que tout ce qu'il avait réussi était de provoquer un sentiment d'hostilité, ce qui provoqua chez lui une certaine tristesse.

Pendant que le président continuait sa péroraison, il observa mieux les êtres qui l'entouraient. Une grande exaltation l'envahit peu à peu. Effectivement, comme il avait été dit plus tôt, il se trouvait placé on ne savait par quel miracle dans des circonstances tout à fait extraordinaires. Sans doute pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, un homme pouvait vérifier de visu la présence de races extra-terrestres.

Mais comment tirer parti de la situation ?

— ...et donc, continuait l'Arcturien d'une voix docte, comme l'exprime tout à fait bien l'article 122553, la véracité du droit est établie nonobstant les codes des mondes non alignés, et quelles que soient les dispositions prévues antérieurement par les juridictions locales...

Jim détailla attentivement l'Être Massif et Poilu. Il remarqua une ouverture spongieuse placée en plein milieu du crâne et de laquelle suppurait un liquide à l'aspect nauséabond. L'être lança d'un geste nerveux un tentacule extrêmement souple qui, s'in-

troduisant au centre de l'ouverture, se mit à fourrager gaiement, provoquant une éjection de sécrétions visqueuses et malodorantes dans un large périmètre autour de la créature. Constatant la scène avec une mimique dégoûtée, Jim en conclua que certains des traits les moins attachants de la personnalité humaine pouvait bien n'être qu'un pâle avant-goût de ce que l'Univers pouvait receler.

Et comme l'Arcturien terminait une démonstration qui semblait brillante si l'on en jugeait par l'attitude captivée de la plupart des membres, un tonnerre d'applaudissements éclata. Le Président, prenant un air modeste, saluait de droite et de gauche tandis que ceux qui ne pouvaient physiquement applaudir criaient et sifflaient tout en produisant toute sorte de bruits, transformant ainsi la salle de bibliothèque en un assourdissant clapier techno.

Le Président réclama la silence.

— Mes chers confrères, un peu de calme je vous prie, un peu de calme. Il ne nous reste que quelques petits milliers d'années, et il va falloir conclure. Qu'y a-t-il encore, dit-il en se tournant vers le greffier. Celui-ci lui tirait la manche depuis quelques minutes.

— Président, avec tout le respect que je vous dois, le Piafos insiste pour entrer.

— Il insiste ? Mais il sait bien pourtant que la règle est stricte. Je viens de le démontrer d'une façon suffisamment rigoureuse, il me semble !

— C'est qu'il prétend que l'accès a été fermé trop tôt. Il menace d'une procédure pour vice de forme...

— Diable ! Si je puis m'exprimer de la sorte, bien entendu. Si cela se produisait, nous voilà partis pour plusieurs milliers de millénaires !

— C'est bien le problème. Par ailleurs, j'attire votre attention sur le fait que ce confrère pourrait bien nous être utile en cas de...

— Mmm, oui, je vois ce que vous voulez dire...

Il réfléchit quelques instants, pendant lesquels on entendit à nouveau le claquement à la fenêtre.

— Et bien d'accord. Après tout, « Planètes Unies » n'est pas un vain mot, si vous me permettez l'expression, et il n'est pas dit que, sous un prétexte fallacieux, un de nos membres restera

sur le carreau... Comme si le mot « retard » pouvait avoir une signification dans notre univers ! D'ailleurs, poursuivit-il d'un air soudain passionné, je me rends compte que le retard n'est pas précisément défini dans nos statuts, et j'y vois l'occasion évidente pour l'ajout d'un article supplémentaire, et...

Il fut interrompu par un fracas énorme. Traversant purement et simplement l'ouverture, sans tenir aucun compte de la fenêtre ni du cadre qui la fixait pourtant solidement au mur, ce qui ressemblait à un oiseau de grande taille pénétra brusquement dans la pièce, provoquant une véritable pluie de morceaux de verre, de bois et de plâtre.

Le quasi-animal, qui était entré en vol piqué, déploya brutalement ses ailes et freina dans un mouvement d'air qui gifla les délégués. La vibration fit décoller une bonne douzaine de gros dictionnaires tandis que trois rayonnages s'écroulaient. Les membres de l'assemblée poussèrent un cri d'effroi, du moins ceux qui avaient des cordes vocales. Certains autres coururent se mettre à l'abri, tandis que les autres se contentaient d'entrer dans une espèce d'état vibratoire qui les protégeait apparemment de toute atteinte. Le Fantôme de Magellan était de ceux-là.

Le Piafos, très satisfait de son arrivée fracassante, se percha en haut d'une armoire, lissa ses ailes avec satisfaction, et fixa Jim de son œil rond. À mieux y regarder, il s'agissait d'une sorte de ptérodactyle, mais dont la nuque était couverte d'une épaisse chevelure blonde, et dont la frange des ailes était recouverte d'une rangée de griffes impressionnantes. Il poussa un croassement.

— Enfin, j'ai failli attendre, éructa-t-il !

— Mon cher confrère, dit l'Arcturien, vous auriez pu faire une entrée un peu plus discrète ! Regardez-moi tout ces dégâts ! L'agencement en est original, certes, mais pensez à l'opinion que l'on pourrait avoir de nous ! Nous sommes en représentation de nos mondes, que diable, et imaginez ce que pourrait en déduire un observateur extérieur !

Il continua ses ronchonnements, époussetant et écartant les débris tout autour de lui. « Quoique dans le cas présent, toute déduction à propos du Piafos ne serait certainement pas abusive »

grommela-t-il sans aménité.

Un instant déconcerté, le greffier réagit, et produisit le bruit bien caractéristique d'un claquement de doigt. Aussitôt, sortis de nulle part, une armée de bestioles minuscules se mirent à courir et à sauter, chacune à la recherche d'un morceau de débris, qu'elle faisait aussitôt disparaître en le croquant et en l'absorbant.

— Pendant que les nettoyeurs font leur travail, conclut l'Arcurien en enfilant une énorme paire de lunettes, et puisque nous sommes tous d'accord, il n'y a donc pas lieu de...

— Mais pardon, Monsieur le Président, s'écria Jim, c'est que je ne suis pas d'accord, moi, et je ne peux pas l'être !

— Et vous n'avez pas à l'être, ajouta le Fantôme de Magellan en imitant grossièrement un clin d'oeil, ce qui n'était pas facile compte tenu du fait qu'il était presque entièrement constitué de brume.

— Mais je ne connais même pas les termes de l'accord, protesta Jim ! Je crois que je suis concerné, quand même !

— Ça commence à me donner faim, tout ça, dit le Piafos en fixant Jim froidement. Le Président ignora purement et simplement l'interruption.

— La Minute vous a donné audition de l'enregistrement des débats ! Vous le faites exprès, ma parole !

— Il faut bien comprendre que vous n'avez pas le choix, dit l'Être Massif et Poilu. Une non-adhésion vous exposerait à rester indéfiniment en dehors de la confrérie, ce qui vous laisserait, soyons clair, sans la moindre protection. Et ne comptez pas sur nous pour lever le petit doigt en cas d'agression. Laquelle ne fait aucun doute, car dès la seconde où la réunion sera terminée, la conclusion en sera connue de l'Univers tout entier.

— Heu, avons-nous vraiment besoin de protection ? Après tout, l'humanité possède des armes non négligeables, et...

De grands éclats de rire l'interrompirent. Les créatures riaient d'autant mieux qu'elles avaient perfectionné leurs techniques. Certaines d'entre elles imitaient des humoristes connus et le côté communicatif de leur exercice provoquait une résonance qui amplifiait le tout d'une façon surréaliste.

Le Piafos parut un peu surpris mais cela ne dura pas, et Jim aurait juré qu'il souriait de façon ironique, ce qui entrouvrit brièvement son bec et laissa apparaître une rangée de crocs sinistres.

Un marteau de commissaire-priseur apparût dans l'un des tentacules de l'Arcturien, qui frappa à coups redoublés sur la table devant lui.

— Un peu de calme, je vous prie, un peu de calme. Notre nouvel ami ne manque pas d'humour, nous l'avions déjà noté. Encore un bon point pour vous. À mon avis, vous êtes bien parti pour le grand prix des planètes. Allons, finissons-en, je crois qu'il commence à se faire tard.

— Sans compter que nous n'avons pas déjeuné, dit le Piafos.

Jim remarqua avec un frisson un bout de langue rouge sang qui dépassait du bec. Il tenta de relancer la conversation.

— Monsieur le Président, j'admets que les débats ont eu lieu, même si je n'ai pas conscience d'y avoir participé...

— Et inconscience ne signifie pas pour autant non-responsabilité, remarqua finement l'Arcturien.

— Certes, Monsieur le Président des Planètes Unies, certes, je n'en disconviens pas. Mais il y a un élément auquel cette noble assemblée n'a pas pensé.

L'Arcturien se troubla. Plus que toutes les autres interventions, Jim sentit que celle-ci lui fit de la peine. Les délégués cessèrent tout brouhaha. On entendait seulement les craquements minuscules des nettoyeurs qui absorbaient et digéraient les gravats à une vitesse effarante. Le Piafos étira ses ailes d'un air satisfait.

Jim voulut se rattraper.

— Bien entendu, il ne s'agit nullement d'une incompétence de votre part.

Le regard de l'Arcturien se fit plus dur. Tout à fait immobile, il fixait Jim, le visage figé en une grimace courroucée. Le mince tentacule dont les spires enserraient le manche du marteau avait grossi et palpitait imperceptiblement.

— En fait, c'est simplement un point gênant. Bien qu'ayant donc participé inconsciemment aux débats, mais en toute responsabilité, du moins suis-je prêt à l'admettre, il y a cependant une

connaissance fondamentale qui me fait défaut.

— Et laquelle, interrogea le Président d'une voix glaciale ?

— Et bien celle des statuts. En effet, comment puis-je débattre efficacement si je n'ai pas la capacité à me référer à ce précieux texte ? Et il en va de même pour les minutes.

— Ah pardon ! C'est tout différent. Les minutes, vous pouvez les consulter quand vous voulez ! Elles sont à la disposition de tous, et le greffier, sur simple requête, vous en donnera lecture. Comme vous avez pu le constater, ni plus ni moins.

— Objection, hurla soudain le Piafos d'une voix criarde. Les statuts et les minutes représentent un ensemble de textes si complexe qu'il n'est en pratique pas possible à un béotien de les comprendre sans l'assistance d'un homme de loi.

— Mais enfin, chaque planète délègue son représentant le plus compétent, et il s'agit ici d'un niveau de compréhension très simple. On n'évoque pas ici les lois de la contre-relativité, ou les principes de l'espace-temps, ou encore la conception d'un tunnel quantique !

— Pas du tout. Article 356987562 bis : le droit opposable à la bêtise. Un monde peut très bien n'être constitué que d'individus extrêmement stupides. Ce qui est le cas, à l'évidence. Sinon comment le sujet aurait-il pu avancer l'éventualité d'une incompétence à l'égard de notre président ! L'Arcturien répondit d'un air songeur.

— Tiens, c'est vrai. Il va falloir reconsidérer la question. Greffier, la délibération est annulée de plein droit. Article 15698745. Elle est remplacée par une ordonnance de surseoir. Article 26598756. En conséquence, tout dispositif privatif est annulé jusqu'à la prochaine assemblée.

Une lueur de satisfaction éclaira l'œil du Piafos. Le Président tourna brièvement sur lui-même, il y eut un coup de vent très bref, et sans transition, Jim se retrouva dehors.

Il était à l'entrée de la bibliothèque, face à la porte, le doigt encore collé à la sonnette. Il se rappelait dorénavant le bizarre picotement ressenti lorsqu'il avait pressé le bouton, ainsi que cette sensation étrange d'être aspiré à l'intérieur. Comme si son corps

en entier allait cheminer dans le câble électrique à une vitesse invraisemblable. Mais c'est ce qui c'était passé, le souvenir lui en revenait peu à peu. Il chercha à se représenter quel subterfuge technologique avait pu le véhiculer ainsi. Son corps avait dû être totalement dissocié et réorganisé en flux d'électrons qui avaient sauté d'atome de cuivre en atome de cuivre jusqu'à la destination finale. Il pensa avec effroi qu'il avait peut-être simplement été détruit puis recréé, auquel cas son véritable Moi était mort, et un nouveau avait été reconstitué avec les souvenirs de l'ancien. Cette idée, un grand classique des romans de science-fiction, lui occupa l'esprit d'une façon morbide, et il resta plusieurs minutes, le doigt collé à la sonnette, jusqu'à ce qu'il se rende finalement compte du spectacle bizarre qu'il devait offrir.

Il décolla le doigt. La peau lui cuisait. Il aurait parié que ses cheveux étaient hérissés sur sa tête. Il ne parvenait pas à se souvenir de ce qu'il faisait ici. Comme s'il avait pris récemment une grande décision et que, se trouvant à l'orée d'un monde, il ne savait pas comment franchir le pas qui devait l'amener plus loin.

« Ah oui, le concours... » se dit-il brusquement. « Visiblement, c'est trop tard ». Il était pourtant certain que son voyage électronique n'avait duré qu'une demi-seconde au maximum, mais les lumières étaient éteintes dans la bibliothèque, et un coup d'œil suffisait pour voir que la nuit était déjà avancée. Ce nouveau paradoxe le déconcerta, et accentua son désarroi. « C'est probablement, se dit-il, que lorsqu'on expérimente ce genre de chose, le temps ne compte pas. Tout devient à la fois plus rapide et plus lent. On se concentre un petit instant, mais la moitié de la nuit a passé ». S'étant ainsi rassuré, il décolla le doigt. « Bizarre, se murmura-t-il à lui-même, je l'avais déjà fait. C'est une répétition, une simple répétition ». Il était devenu possible de transporter un flot de particules bien ordonnées par le truchement d'un simple fil électrique, mais une imperfection aussi grossière qu'une répétition vous guettait pour ainsi dire à chaque coin de rue.

Il fallait méditer tout cela. Il décida de rentrer chez lui et se mit en marche. Il n'habitait qu'à quelques centaines de mètres et il comptait sur un trajet tranquille à l'air vif de cette belle nuit

claire afin de se remettre les idées en place. La splendeur de la voûte étoilée qui le dominait était affaiblie par le halo lumineux de la métropole, mais on distinguait quand même les principales constellations. Les étoiles attirèrent irrésistiblement son regard, comme si une proximité incompréhensible s'était établie, et elles lui parurent familières mais d'une façon différente. Il lui vint l'idée de lever le doigt vers l'une d'entre elles, comme s'il avait voulu appuyer. Une pression brève sur une sonnette spatiale, comme ça, pour voir. Mais au dernier moment, une appréhension inexplicable l'en empêcha.

— Hello, dit une voix derrière lui. Une jeune femme le rattrapait, courant à moitié. À l'exception d'un short très moulant et très court, et d'un soutien gorge très échancré en dentelles blanches, elle était entièrement dévêtue.

— Vous allez un peu vite, dit-elle, essoufflée. Ce moyen de locomotion est assez nouveau pour moi, et je n'ai pas encore bien l'habitude. Mais je dois reconnaître que c'est amusant, et je suis certaine de progresser très vite.

Elle s'approcha de lui, souriante. Ses pieds nus ne faisaient aucun bruit sur l'asphalte du trottoir. Elle était simplement là, radieuse, irréaliste.

— Vous rentrez chez vous, non ? Je vous accompagne, ça ne vous ennuie pas ? Il faudrait qu'on parle. C'est par là, je crois ?

Elle montra la direction d'un mouvement du menton, puis se remit en marche. Et s'arrêta au bout de trois pas.

— Vous ne venez pas ? Vous devez être plutôt fatigué pourtant. Si j'en juge par le peu de monde rencontré, il doit plutôt être l'heure de se reposer.

Elle le regarda bizarrement.

— Vous ne dites rien. Vous ne bougez plus. Que se passe-t-il ? Je vous déplaît ? Je ne suis pas à votre goût ? Vous avez perdu votre langue ? Vous m'avez l'air scotché, ma parole ! C'est bien comme ça qu'on dit, au moins ?

Jim se déscotcha.

— Heu, oui, bien sûr, exactement. Mais qui êtes-vous donc, balbutia-t-il ?

— Aucune importance. Je vous le dirai, si vous y tenez, mais ça n'a vraiment aucun intérêt dans votre cas. Il vaudrait mieux se mettre en mouvement, vous allez finir par avoir froid.

— Froid ? Mais et vous ? Vous avez vu votre tenue ?

— Moi ? Oh pas de problème, ma température est régulée automatiquement. De toutes façons, vous savez, votre atmosphère ne me convient pas, et je n'y survivrais pas dix secondes en temps normal.

— Mon atmosphère, comment ça mon atmosphère ?

— C'est vrai ça, que vous avez l'air plutôt lent au niveau de la réflexion. Ah moins que... oui, j'y suis ! Amnésie temporaire, cela arrive parfois. Vous ne vous rappelez vraiment de rien ? Enfin voyons : les Planètes Unies, l'assemblée, le Président !

Le souvenir de l'événement, pourtant tout frais, était complètement refoulé. La porte s'ouvrit grand sur sa mémoire, et il faillit être submergé. Tout ce que vous avez toujours cru solidement établi, immuable et incontournable, remis en question d'un seul coup. Non pas sur le plan intellectuel, ce qui ne pose finalement pas grande difficulté, pensa Jim, mais dans l'intimité des réflexes de chaque muscle, chaque neurone, chaque molécule de sa chimie intime. Le désarroi du terrien qui pose le pied sur un bateau instable pour la première fois de sa vie.

— Ne vous inquiétez pas, dit la jeune femme avec un sourire. Ça paraît toujours bizarre au début, et je vois dans mes notes personnelles que les problèmes de psychologie sont déjà familiers à votre civilisation. Vous allez vous y faire : vous n'êtes pas seuls dans l'Univers, c'est confirmé.

— Vos notes personnelles, mais où sont-elles vos notes personnelles ? Au cas où la santé mentale est menacée par une grande perturbation, il est bon de se concentrer sur un détail sans importance avant de se poser des questions à portée plus vaste. Jim aurait bien aimé savoir comment cette créature divine, dans l'état de quasi nudité où elle se trouvait, pouvait consulter des notes aussi peu visibles. Assez bêtement, il se persuadait que ce devait être la clé de la situation.

— Ne vous inquiétez pas, répéta-t-elle d'un ton autoritaire.

Et marchez. Il est préférable de ne pas rester trop longtemps au même endroit.

La silhouette lointaine d'un véhicule de police se montra, et il crut avoir compris ce qu'elle craignait. Malheureusement, elle le détrompa.

— Ne croyez pas que le sursis obtenu sera éternel. C'est quand même une assez grosse stupidité de votre part d'avoir refusé la protection qu'on vous proposait. Vous auriez bénéficié immédiatement d'une immunité absolue en attendant que vous formiez une délégation en mesure de ratifier votre adhésion. Au lieu de ça, votre monde est placé dans une espèce de statu quo mal défini qui n'exclut pas une agression.

— Mais c'était déjà le cas jusqu'à maintenant, et rien ne nous est arrivé jusque là !

— Qu'en savez-vous ? Vous connaissez l'histoire intégrale de votre espèce, peut-être ? Le problème, c'est que dès que les minutes vont être publiées, l'Univers entier sera au courant de votre existence. Non, croyez-moi, il faut se mettre à l'ouvrage sans tarder, et vous préparer au cas où une nouvelle assemblée serait organisée, de manière à convaincre les délégués de façon irrévocable. Ce qui n'est pas gagné, certains ont été très choqués de votre attitude.

Elle avançait à grands pas, et il l'avait suivi sans réfléchir. Elle expliquait son fait avec des grands gestes larges, et il pensa qu'ils devaient offrir aux regards un tableau étonnant. Il ne se priva pas de contempler sans vergogne ses formes idéales, ne pouvant détacher ses yeux de la chute de ses reins que pour admirer la fermeté et le volume de sa poitrine.

Il se dit qu'il avait grosso modo compris de quoi il s'agissait, et qu'il ne perdait pas grand chose à jouer le jeu.

Il risqua la question qui lui occupait l'esprit depuis un moment.

— Vous allez me trouver indiscret, mais j'aimerais quand même savoir qui vous êtes exactement. Dans ce monde, il est d'usage de commencer par des présentations, et ensuite on peut...

Elle l'interrompit.

— C'est par là, je crois. Pressons-nous un peu, l'heure tourne.

Bon sang, déjà dix jours ! Je veux dire si c'est ramené à mon échelle de temps personnelle. Je ne crois pas que vous souhaitiez vraiment réellement savoir qui je suis, poursuivit-elle. Je perçois que mon apparence actuelle vous plaît, et que vous espérez tirer parti de la situation. J'ignore comment, mais je le sens bien. Alors peut-être faudra-t-il que je m'adresse à vous d'une toute autre façon ?

Elle avait dit cela d'un ton cruel, avec un drôle de regard en coin. Son visage était devenu blanc comme de la craie, et il ne savait pas pourquoi, mais il se la représenta vêtue de cuir clouté, un poignard à la ceinture, et un grand fouet à la main.

— Heu... non, répondit-il précipitamment ! Ça me va très bien comme ça ! Avançons, avançons.

— Avançons, souligna-t-elle avec un clin d'œil. Nous y sommes si je ne m'abuse.

Ils arrivèrent devant l'immeuble et pénétrèrent dans le patio de la résidence. Jim aurait parié jusqu'alors qu'un code était nécessaire, mais la porte se déverrouilla d'une simple poussée de la jeune femme. Ses pieds fins et roses claquèrent sur le carrelage gris de l'entrée, et Jim pensa aux voisins en se félicitant de l'heure tardive. « Manquerait plus que l'on rencontre Mme machin ou M. truc » se dit-il. Il entendait déjà les ragots et les potins, la rumeur qui enflait et qui s'étendait comme une onde de choc : « le monsieur du troisième ramène chez lui des femmes presque nues en plein milieu de la nuit... »

Une fois montés, arrivés et installés dans le salon, il respira. Il ne savait toujours pas quoi penser et se sentait incapable d'organiser ses idées correctement.

— Au fond, que signifie tout cela, et que dois-je faire, interrogea-t-il d'une voix désespérée ?

— J'espérais que vous finiriez par poser la question... Mais la démarche ne peut pas toujours provenir des autres, et il va bien falloir vous prendre en charge ! Vous vous êtes en quelque sorte discrédité auprès des membres de l'assemblée en ayant adopté un comportement éminemment agressif et cela conduira certains d'entre eux à opposer leur veto à l'adhésion de votre monde. La

seule solution pour vous est de passer la main.

Jim grommela stupidement. Bien installé dans son canapé, il s'était servi un verre de n'importe quoi de très fort, et les effets combinés de la fatigue, de la chaleur, et de l'alcool, l'amenaient tranquillement à une torpeur agréable. Au milieu de la pièce, bien droite sur ses deux jambes, l'étrange fille continuait son exposé. Jim n'en perdait pas une miette.

— Contactez le chef de votre planète, c'est la solution la plus simple. Et racontez-lui le paquet. Qu'il prenne les décisions en conséquence et vous voilà débarrassé du problème.

— Le chef? Mais c'est qu'il n'y en a pas qu'un seul!

Il se voyait déjà solliciter, écrire, quémander. Même pas envisageable une seule seconde, évidemment.

— Je m'en doutais, dit-elle. Cela complique d'autant et je vois à votre expression que l'opération risque d'être très compliquée.

Elle se tut et réfléchit, immobile. Jim guettait ses réactions. Il ne pouvait empêcher ses yeux de faire des allers-et-retours de son buste à son visage, et de son visage à ses hanches. Il tentait désespérément de se contraindre à un regard honnête et pudique, mais ne pouvait y parvenir. Tout à coup, elle passa les mains derrière le dos.

— Ce truc me gêne, dit-elle d'une voix agacée. Ça me gratte horriblement. Et je perçois que ça vous gêne aussi. Hop, je l'enlève.

— Heu, non, cria Jim. Cela ne se fait pas, et...

Un craquement sec l'interrompt. Elle n'était pas familière avec les mécanismes des lingeries, et elle s'était contentée d'arracher la bretelle.

Jim, déjà dans un état suspect, sentit une évolution inquiétante dans la région de son bas-ventre. Les deux superbes seins de la jeune femme pointaient droit devant, quasiment à portée de sa main.

— Ah, ça va mieux. Je ne sais pas comment vos congénères femelles font pour supporter ces machins toute la journée.

— C'est un vrai problème, bredouilla Jim. Mais au fait, qu'est-ce qui vous a pris d'adopter ces... hum, je veux dire : comment

en êtes-vous venue à choisir cette forme ? J'imagine que vous ressemblez à autre chose, en réalité ?

— Tout à fait autre chose, et pour répondre à votre question ; il est préférable que je sois ici incognito. Nous ne sommes pas supposés être en contact, voyez-vous. Votre planète est régie par un système de statu quo, mais en même temps, personne ne la surveille vraiment, et...

Elle se trémoussait, ondulant fortement du bassin.

Jim ne se sentait pas très bien.

— Vous êtes tout rouge, ça ne va pas, demanda-t-elle ?

— Heu, si, si, ça va très bien, c'est que... vous ne pourriez pas arrêter ce...

Il fallait bien avouer l'évidence, il avait de plus en plus de mal à ignorer ses instincts profonds.

— Ce truc aussi, ça me gêne. Ça me serre partout et ça colle.

Elle déboutonna le bouton de son short, puis elle commença à faire glisser la fermeture Éclair.

— Héla, non, éructa Jim, impossible, ça ne se fait pas du tout !

— Mais pourquoi ? Vous connaissez l'anatomie de vos semblables, non ? Vous êtes tous identiques, alors je ne vois vraiment pas l'inconvénient ! Je me sens très mal, là-dedans !

— C'est interdit, une grave offense, de quoi troubler les relations inter-galactiques pendant au minimum plusieurs milliards d'années !

Elle le regarda d'un air soupçonneux.

— Vous êtes sûr ? Je perçois une motivation cachée... Y aurait-il de votre part un blocage personnel dû aux caractéristiques de mon anatomie factice ?

— Oui ! Heu, je veux dire, non bien sûr. Mais à la fin, comment avez-vous eu l'idée de ce déguis... je veux dire de cette apparence ?

— Mouaf, facile, j'ai trouvé ça dans un magazine qui traînait à la bibliothèque. Caché dans un tiroir, je ne sais pas pourquoi... « Alcôve », ça s'appelait. Mauvaise idée en tout cas. Ça pique et ça démange de partout. J'ai bien du mérite, croyez-moi ! Et j'espère que ça aura servi à quelque chose. Je me répète, mais vous devez vous prendre en charge. Je ne sais pas moi... Peut-être

lever des troupes, et guerroyer jusqu'à ce qu'on vous écoute ? Il faut absolument que vous arriviez à attirer l'attention sur votre problème.

— Mais pourquoi ? Rien ne presse, puisqu'il y a des millions d'années avant la prochaine assemblée ?

— Figurez-vous que vous n'êtes pas seul ! Voyez ça comme un genre de concours, si vous préférez. Une échéance, une épreuve de crédibilité, et que le meilleur gagne ! Les Planètes Unies ne peuvent pas prendre en charge tous les mondes à la fois ! Tout ça est très coûteux, vous savez.

— Mais alors, de quel droit telle ou telle planète est sélectionnée ? Suivant quels critères et décidés par qui ? Chaque monde a le même droit à être reconnu ! Au nom de quoi l'existence des recalés serait-elle reléguée à l'anonymat et au déclin ?

— Que voulez-vous, c'est notre prérogative que de décider de nos propres règles et c'est l'inconvénient fondamental de la démocratie que de créer des insatisfactions. Mais rassurez-vous, les mondes écartés sont rapidement pris comme objectifs par les peuples chasseurs et généralement, on en entend plus parler au bout de quelques milliers d'années...

— Mais c'est absolument horrible ! Et comment voulez-vous que j'arrive à attirer l'attention ? Personne ne croira le dixième de ce que j'ai à dire, et ceux qui y croiront n'y attacheront pas l'importance nécessaire !

— Et oui, c'est le triste lot de ceux qui tentent de s'exprimer au regard de leurs congénères. Mais je ne sais pas moi, défendez-vous ! Trouvez un moyen de communication innovant ! Imaginez de quoi surprendre, torturez-vous les méninges, interrogez le fond de votre esprit des nuits durant ! Bref, bougez-vous ! Cela ne devrait pas être trop difficile que d'essayer, au moins.

Elle s'était animée, passionnée par son idée, et ses joues s'était légèrement colorées de rose tandis qu'elle expliquait avec de grands gestes des bras et des mains. Elle s'interrompit tout à coup, portant une main à son oreille et fermant les yeux. Son sein gauche se mit à bourdonner désagréablement.

— Une minute, dit-elle, on m'appelle sur l'autre ligne. Cela

dura à peine dix secondes. Elle ouvrit les yeux et en quelques pas, elle fut à la fenêtre.

— Il faut que j’y aille, dit-elle précipitamment. Je suis en galère avec un logiciel. C’est comme ça qu’on dit, au moins ? Peu importe. Débrouillez-vous, passez à la postérité !

Elle leva la tête en direction du ciel. Sa poitrine était collée contre le carreau. Les deux globes écrasés devaient se voir depuis la rue et Jim eut encore une pensée pour les voisins. Le jeune femme ferma à nouveau les yeux, ses paupières devinrent incandescentes, de même que son front et le haut de son crâne. Les contours de son corps devinrent flous, puis transparents. Jim entrevit une silhouette qui ressemblait à celle d’un ptérodactyle, et l’ensemble des lumières de la ville s’éteignit. Puis elle disparut définitivement.

Jim entendit une voix qui venait de très loin.

— J’ai eu besoin d’un peu d’énergie, c’est ce qui a créé la coupure. J’en suis désolée, mais ne vous tracassez pas, ça va revenir très vite. Quant à vous, mettez-vous au travail, le temps presse !

Jim se frotta énergiquement les tempes, et attendit. La voix avait disparu.

La lumière revint. Il n’y avait plus rien qui pouvait rappeler la présence de l’étrange fille, et encore moins de la soirée des Planètes Unies. Rien qu’un verre à moitié vide posé sur la table basse du salon. Mais était-ce vraiment le premier de la soirée, ou toute cette histoire incroyable pouvait-elle trouver sa source en une consommation exagérée de son whisky préféré ?

À côté du verre, un carnet noir était posé, et il s’étonna de ne pas l’avoir remarqué plus tôt. De facture simple et sans fioriture, son épaisse couverture noire était cependant de bonne qualité. Posé dessus, un stylo-plume, d’un modèle que l’on peut trouver à chaque coin de rue.

Surpris, Jim se saisit du carnet, et l’ouvrit.

À la première page, un texte manuscrit, soigneusement calligraphié, qu’il se mit à lire.

« J’ai trouvé la solution, mais il est plus facile pour moi de

matérialiser cet objet que de rallonger encore l'espace-temps pour vous l'expliquer. Il vous faut passer à la postérité. Je vous laisse les outils nécessaires, et rappelez-vous, le plus difficile est d'écrire la première phrase. Le reste viendra tout seul... »

C'était tout. La réalité de ces quelques mots, aussi parfaitement qu'un tampon apposé à la suite d'un document administratif, lui criait en pleine face que tout ce qu'il avait vécu cette nuit-là allait changer la finalité profonde de sa vie. Comme l'avait écrit son extraordinaire interlocutrice, il lui fallait passer à la postérité. Accomplir et laisser sa trace, son émanation visible, l'instantané tangible de ce qui le hantait, et que ceux qui viendraient pourraient consulter, analyser, méditer, dans la calme tranquillité de leur retraite préférée.

Jeter la première phrase en un élan furieux, comme on débouche la bouteille de sa vie, ou comme on lance au loin, et le fil se déroulerait de lui-même, traçant un chemin inexorable sur le papier et jetant en pâture à un public assoiffé les plus belles choses qu'il avait à lui dire.

Il déboucha le stylo-plume, tourna la page, et rédigea avec soin le titre de sa première œuvre : « Les Planètes Unies ».

CRÉDITS

BY EN :NASA, EN :STSCI, EN :WIKISKY
(EN :WIKISKY'S SNAPSHOT TOOL - [1]) [PUBLIC DOMAIN],
VIA WIKIMEDIA COMMONS
[HTTPS ://COMMONS.WIKIMEDIA.ORG/WIKI/FILE
%3AANTLIA_DWARF_PGC_29194_HUBBLE_WIKISKY.JPG](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:%3AANTLIA_DWARF_PGC_29194_HUBBLE_WIKISKY.JPG)

FONTE SKETCHES PAR FANI RIZKY

Table des matières

1	Une Dictée Plutôt Salée	5
2	Les Planètes Unies	31

CRÉDITS

PHOTO DE COUVERTURE DE L'AUTEUR
(RUE WATT À DEUX HEURES DU MATIN)

FONTES TOP SECRET STAMP FONT FAMILY PAR GALDINO OTTEN